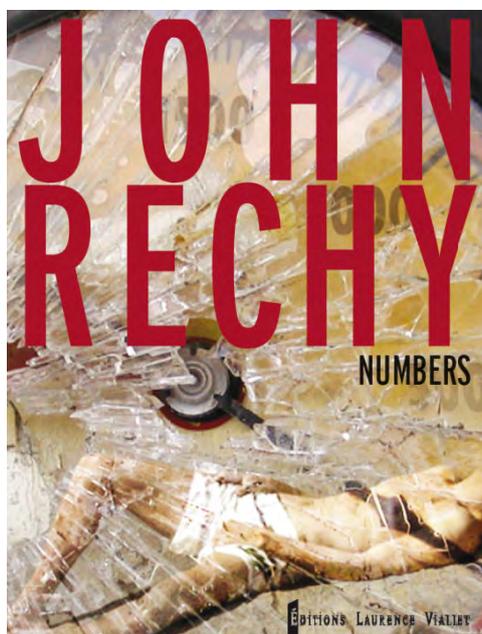


Revue de Presse



CANAL + / - 21cm — 1^{er} décembre :



<https://www.facebook.com/21cmofficiel/videos/395700947638677/UzpfSTeYnJm2NTYzNzgyNTc3NT o1NTQ2NDA3OTE2NjQ5MjI/>

DU MONDE

Miroirs noirs

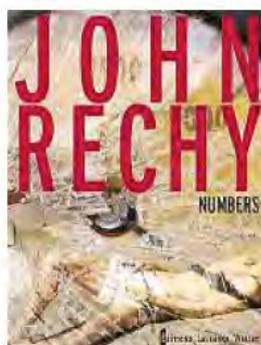
Numbers
de John Rechy

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Norbert Naigeon, Éditions Laurence Viallet,
Paris, 2018, 256 pages, 22,50 euros.

DAVID BOWIE, David Hockney, James Baldwin ou, plus récemment, Gus Van Sant ont chanté ses louanges. En France, il est célèbre pour un roman qui fit scandale, l'impitoyable, l'halluciné *Cité de la nuit*, paru en 1963 (et qui ressort chez Gallimard [1]). Critique littéraire, dramaturge, professeur à l'université de Californie du Sud, John Rechy, né en 1931, ne vit plus ensuite paraître en France que trois de ses douze romans suivants : *Rush* en 1980, *La Fille de Marilyn* en 1989 et *La nuit vient* en 2001. Avec *Numbers*, publié en 1967 avec un réel succès, l'évidence de son talent brille à nouveau, entre *Le Démon*, d'Hubert Selby junior (1976), et les nouvelles de Bret Easton Ellis.

Johnny Rio, ancien prostitué homosexuel, revient chez lui après trois ans d'absence. Il retrouve la ville où il a passé trente ans, ce Los Angeles où il a triomphé, corps désirable et désiré, séducteur effréné et anonyme. Mais la ville a changé. La municipalité a fait raser un grand nombre des lieux de rencontre qu'il affectionnait. Alors Johnny Rio repart en chasse. Il retourne dans les parcs et les établissements de nuit où il se prostituait, et multiplie à nouveau les conquêtes, enchaînant les passes avec des hommes qui ne sont plus que les *numbers* («numéros») du titre, se lançant le défi d'en séduire un maximum en un minimum de temps. Que cherche-t-il ? Peut-être une rédemption qui se réduit à la répétition...

Au-delà du document qu'est devenu le livre sur ces temps où l'homosexualité était largement vouée à la clandestinité, au-delà de l'audacieux récit d'une vie de tapin, où se prostituer est vu autant comme une pulsion



que comme un besoin économique, *Numbers* dresse le portrait fascinant d'un jeune homme drogué au désir des autres, qui ne peut vivre sans et vérifie sans cesse qu'il est capable de le provoquer. Pas d'amour ici, mais une folle accumulation, qui n'est dans le fond que la vieille lutte donjuanesque contre le temps et la mort. Rechy ne cherche pas à susciter la sympathie pour son

héros, qui comptabilise ses clients comme un maniaque du plaisir dérobé.

Dans *Numbers*, la chair est sinistre, et c'est presque parfois un puritanisme paradoxal qui sourd de cette funèbre mélodie non exempte de bruissements homophobes, passionnante vision du rapport d'amour-haine avec leur sexualité que pouvaient entretenir les gays réprimés. Johnny Rio n'a peur que d'une chose, finalement : ressentir quelque chose pour l'autre, voir naître en lui-même le désir qu'il s'évertue à créer chez ses amants de passage. Rechy dépeint crûment et sans apitoiement, dans cette œuvre aux multiples niveaux de lecture, la quête perdue d'avance de Johnny, la froideur du milieu dans lequel il se meut, son narcissisme envahissant et la culpabilité aux résonances quasi chrétiennes qui l'habite. Il réussit à faire de ce qui aurait pu n'être qu'une simple chronique naturaliste la confrontation d'un homme avec son destin. Sa plume, à la grandeur poétique et lyrique – la description des couleurs de Los Angeles, de l'éblouissante illumination de l'arrivée à la noirceur des ruelles et des bas-fonds, est admirable –, donne vie autant à ceux que son héros croise dans sa vertigineuse traversée existentielle qu'à la ville qui les entoure.

HUBERT PROLONGEAU.

(1) John Rechy, *Cité de la nuit*, Gallimard, coll. «L'imaginaire», Paris, à paraître le 28 février (1^{re} éd. française : 1965).

TELERAMA — 13 novembre 2018

NUMBERS

ROMAN

JOHN RECHY**TT**

Odyssée urbaine et existentielle d'un jeune prostitué arrogant, de retour à Los Angeles après trois ans d'absence, *Numbers*, paru en 1967, a depuis été célébré tant par David Bowie ou Gore Vidal que par Gus Van Sant ou David Hockney. Johnny Rio, le héros de John Rechy (né en 1931), est donc rentré chez lui, à L.A. Il retourne sur les lieux de drague où il se prostituait auparavant et multiplie à nouveau les conquêtes, enchaînant les rencontres anonymes d'hommes qui ne sont plus que les numéros (« numbers ») du titre. Au-delà du document qu'est devenu *Numbers*, témoignant des temps où l'homosexualité était bannie et clandestine, un demi-siècle après sa publication, le roman peint aussi le portrait fascinant d'un jeune homme drogué au désir des

autres, qui ne peut vivre sans et n'est guère capable que de le provoquer. Pas d'amour ici, mais une accumulation qui n'est, au fond, que le symptôme de la vieille lutte donjuanesque contre le temps et la mort.

Rechy ne recherche pas à attirer la sympathie pour son héros. Il dépeint sans apitoiement la quête perdue d'avance de Johnny, la froideur du milieu où il se meut, son narcissisme envahissant et la culpabilité presque chrétienne qui l'anime. L'écrivain parvient ainsi à faire de ce qui aurait pu n'être qu'une simple chronique naturaliste la confrontation d'un homme avec son destin. Sa plume poétique – la description de Los Angeles, notamment, est admirable – donne vie à ceux que croise son héros dans cette déchéance existentielle et à la ville qui les entoure.

– **Hubert Prolongeau**

| Traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Norbert Naigeon, éd. Laurence Viallet,
220 p., 22,50 €.

LE MONDE — 1^{er} décembre 2018:

Se mirer sans tarder dans le désir du prochain amant

«Numbers», de l'Américain John Rechy, paru en 1967 mais étonnamment actuel, explore la métaphysique d'une sexualité gay débridée

ADRIENNE BOUTANG

Si *Numbers* n'est pas exactement autobiographique, John Rechy, l'auteur, et Johnny Rio, son alter ego fictionnel, ont beaucoup de points communs. Des origines à la frontière entre États-Unis et Mexique, un teint mat bruni par le soleil californien, une mélancolie diffuse, une capacité universelle de séduction dont ils sont tout à fait conscients. Et, bien sûr, la prostitution masculine, décrite moins comme une nécessité que comme une compulsion.

Numbers, paru en 1967 aux États-Unis

et traduit seulement aujourd'hui, suit l'errance de Rio, qui, après un interlude de trois ans, revient à Los Angeles, sur les traces de son passé de *hustler* («prostitué»). En quête de rédemption, il ne trouvera, dans la «*city des Anges perdus*», que la répétition cyclique.

Précision maniaque

Qui sont-ils, les «numéros» qui donnent son titre à un roman obsédé, comme son héros, par les listes? Ce sont les silhouettes, à peine esquissées, des partenaires sexuels, aussi anonymes que possible, que collectionne Johnny, prisonnier d'un défi qu'il s'est inventé pour éviter la «*désintégration totale*». Gratuités, puisque Rio n'a plus besoin d'argent, ces rencontres sont pourtant comptées avec une précision maniaque. Inventoriées comme les voitures

croisées sur la route, des séries de musculation ou les graines d'un chapelet, elles constituent la trame du récit, répétitive et envoûtante.

Plus ou autant que la sexualité, *Numbers* raconte les rapports de force, les rivalités et la terreur que suscite chez son héros le risque de la «*réciprocité*». Rio, en effet, n'a qu'un désir: être désiré, et vérifier sans cesse l'effet produit par le «*spectacle de son corps*». Entre empathie et ironie légère, le narrateur décrit ce motif étrange qui anime son héros: le narcissisme, le besoin obsessionnel de se voir reflété dans le regard et l'érection d'autrui, et d'y trouver une confirmation précaire.

C'est l'un des paradoxes de l'œuvre de Rechy. L'écrivain, né en 1931, auteur de *Cité de la nuit* (Gallimard, 1965) ou de *Rush* (Presses de la Renaissance, 1980), a

été célébré – et conspué – comme l'un des chantres de la sexualité gay, de la «*culture cuir*» – Levi's délavés et bottes Wellington. Ses homosexuels, c'est vrai, n'ont pas bon genre, et les orgies qu'il décrit, de la semi-obscure des cinémas ouverts toute la nuit aux allées secrètes du Griffith Park, ont fait grincer les dents des lecteurs puritains. Mais rien n'est plus codifié que les débauches de l'écrivain élevé dans le catholicisme, et chez qui la chair n'est pas seulement triste, mais surtout constamment ritualisée.

Présages macabres

L'écriture de Rechy oscille, comme son personnage, entre exactitude clinique et lyrisme, entraînant son lecteur dans «*l'atmosphère érotique envahissante de la Californie du Sud*». Son héros ne cesse d'y croiser des présages macabres, nuées

de corbeaux dans le désert, et, en guise de Cassandre, une prophétesse noire aux cheveux blancs installée au coin d'une rue.

Il est tentant de lire, dans les pressentiments morbides de Rio, l'anticipation d'une épidémie de sida, cataclysme bien réel qui s'abattra sur la communauté gay quinze ans plus tard. Mais l'angoisse décrite par Rechy est plus métaphysique, étonnamment contemporaine: obsession pour l'apparence, le corps, les vêtements, fascination pour la beauté, jouissance absolue que procure son pouvoir et terreur que suscite sa disparition. ■

NUMBERS, de John Rechy, traduit de l'anglais (États-Unis) par Norbert Naigeon, Laurence Viallet, 356 p., 22,50 €.

LIBÉRATION — 5 octobre 2018

COMMENT ÇA S'ÉCRIT

JOHN RECHY, NOMBRES D'UN DOUTE

Par Mathieu Lindon — 5 octobre 2018 à 17:06

Numbers est l'histoire d'une angoisse qu'il s'agit de comptabiliser dans l'espoir de pouvoir s'y soustraire. «*Il y a le mauvais narcissisme (qui ne requiert aucune explication) et le bon narcissisme. Ce dernier est une bonne chose quand il permet à quelqu'un de se sentir dans de bonnes dispositions vis-à-vis de lui ou d'elle-même - oui, et de "s'aimer". Un bon narcissique peut abandonner l'exigence onéreuse d'"humilité". L'humilité n'apporte rien. Elle retire*», a déclaré John Rechy en 2015, un demi-siècle après la parution de *Cité de la nuit* (1963) qui l'a rendu célèbre, puis de *Numbers* (1967) qui vient d'être traduit pour la première fois. Les deux romans disent la vie homosexuelle américaine à travers les yeux d'un tapin et, à l'époque, le sujet n'était franchement pas familier aux lecteurs. Après trois ans d'absence, Johnny Rio, le héros de *Numbers*, revient à Los Angeles où il se prostituait. Le narcissisme est sa passion, «*il voulait, demandait, réclamait d'être désiré, adoré (et il l'était - abondamment)*». Il multiplie les coups, qu'il compte, pour être sûr de son pouvoir de séduction mais, fidèle au «*Mythe de la Rue*», ne se juge pas homosexuel, protégé par la féroce «*non-réciprocité*» qu'il impose à ses partenaires. Il accepte d'être sucé et rien d'autre, horrifié quand on attend de lui une autre participation. Il a un problème avec les sentiments qui relèvent d'une «*contrée inexplorée*», il «*offre la seule chose qu'il sait offrir - sa bite*». Son partenaire privilégié, c'est son miroir.

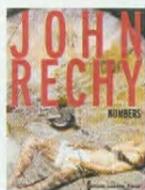
La biographie de John Rechy a à voir avec celle de son personnage. Né en 1931 à El Paso, au Texas, il a grandi dans un quartier mexicain. Il fut prostitué sans se dire homosexuel, resta dans la carrière après le succès de *Cité de la nuit* parce qu'on ne sait jamais, son succès littéraire pouvant n'être qu'éphémère, y demeura encore quand il fut professeur de *creative writing* à l'université de Californie: «*Dans les années 70 [...], je terminais mes cours du soir, j'allais me changer en vitesse et je descendais faire le tapin sur Santa Monica Boulevard*», dit-il en 2008 dans *The Independent*. Il ne veut

renoncer à aucune de ses deux carrières et déplore quand Christopher Isherwood, George Cukor ou Liberace l'invitent comme écrivain avant de vouloir profiter de lui comme objet sexuel. «*Il suinte le sexe et il le sait*», est-il écrit de Johnny Rio et John Rechy a manifestement cette même ambition, lui qui, à l'en croire, avait 50 ans quand il rencontra un client d'une trentaine d'années son cadet qu'exceptionnellement il ne fit pas payer et avec lequel il vit encore. Jim Morrison et David Bowie, David Hockney et Gus Van Sant furent aussi des admirateurs de l'écrivain qui assure avoir arrêté son autre carrière à 55 ans, par amour. «*Rechy dit la vérité et nous la dit avec une telle passion que nous ne pouvons que nous associer à la vie qu'il décrit*», a écrit James Baldwin à la sortie de *Cité de la nuit*. John Rechy dit avoir perdu en une occasion un client parce qu'il avait révélé lire Colette et que ce trait ne cadrerait pas avec la masculinité que l'autre attendait d'«*un tapin décérébré*».

«*Tu t'es fait combien de suceurs de queues, gamin ?*» demande un type à Johnny Rio dans un parc et l'éducation catholique de l'auteur et du personnage, qui additionne effectivement les mecs, remonte par le biais d'une comparaison avec le curé qui, péché de mensonge exposé à confesse, «*insiste, afin de déterminer la pénitence : "Combien de fois ?... Compte combien de fois... Combien de fois ?"*». Puis voilà que Johnny songe : «*La saison du sexe et de la mort touche à sa fin*». Mais pourquoi la mort ? «*Son côté superstitieux prend peur devant cet étrange lapsus de ses pensées.*» Ce sont tous les étranges lapsus de son personnage auxquels s'attache John Rechy, ceux de ses pensées et de ses actes, comme s'il était toujours à côté de lui-même. Johnny Rio compte sans cesse sans jamais savoir s'il tirera «*le bon numéro*» ni même s'il le souhaite. Il y a ce lapsus-là aussi de se croire actif quand on est passif (et d'y attacher grande importance) : un type qui vient de le sucer se dirige juste après vers un autre. «*Et cette pensée déchire Johnny : est-ce que lui aussi, il me compte ? Ceux qui me sucent offrent-ils immédiatement leur bouche à d'autres tout comme j'offre ma queue ? Collectionnent-ils aussi les mecs comme des numéros ?*» De même, un type à qui il demande pourquoi il le poursuit lui répond : «*C'est quand même pas croyable ! J'avais la nette impression que c'était toi qui me poursuivais !*» Les actes de Johnny Rio relèvent-ils de la sexualité ou de la psychologie qu'il compte tellement différencier ?

John Rechy Numbers Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Norbert Naigeon. Editions Laurence Viallet, 252 pp., 22,50 €.

Inrockuptibles, 12 octobre 2018



John Rechy

Numbers

Editions Laurence Viallet, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Norbert Naigeon, 251 p., 22,50 €

Publié en 1967, un roman culte sur le milieu gay. Hier subversif, aujourd'hui prophétique.

Il est courant que les écrivains écrivent sur ce qu'ils connaissent. Et John Rechy ne déroge pas à la règle. Puissamment culte, savamment scandaleux (mais presque totalement ignoré en France), l'Américain fut l'un des premiers à chroniquer la prostitution masculine gay, pratiquée sur les boulevards à néons du Nouveau Monde. Dès 1963, avec *Cité de la nuit* (Gallimard), il s'essaie, plus de trente ans avant Guillaume Dustan, à une "auto-pornographie"

égocentrique, obscène et vécue. Car John Rechy fut longtemps tapin. Même après être devenu riche, célèbre et prof à l'UCLA. Ce qui donna d'ailleurs lieu à des situations cocasses, comme cette nuit où l'un de ses étudiants le reconnut sur un trottoir de Santa Monica Boulevard, le torse oint d'huile pour capturer la lueur des phares de potentiels clients. Aujourd'hui adulé par Bret Easton Ellis, David Hockney ou Gus Van Sant, John Rechy a 87 ans. Il a arrêté le trottoir mais continue d'écrire. Traduit au compte-gouttes, il vient tout juste de voir son deuxième roman *Numbers*, daté de 1967, paraître chez nous. Il y suit les aventures sexuelles de son alter ego de papier, Johnny Rio, un ex-tapin californien, beau comme le diable, obsédé par son image et accro à la fascination qu'il

suscite. De retour pour dix jours à Los Angeles, le play-boy se met au défi de lever trente jeunes hommes dans les sous-bois du Griffith Park, territoire privilégié de la drague homo. Catalogue de pipes furtives et chronique d'une addiction alors passible de prison, le roman, considéré comme follement sulfureux lors de sa sortie à la fin des années 1960, a perdu de sa portée subversive aujourd'hui. Car à l'heure où Tinder a transformé n'importe quelle zone couverte par la 4G en champ de drague frénétique, où le sexe est devenu un marché ultralibéralisé et où les réseaux encouragent un narcissisme numérisé, John Rechy n'est plus la voix d'une contre-culture marginale : il est devenu le héraut prophétique de la norme contemporaine. Happy 2018! **Léonard Billot**

Livres Hebdo, par Olivier Mony, le 31/08/2018 (Avant-Critique), pleine page

Avant-critiques

PAVANE POUR UN TAPIN

Inédit en France depuis cinquante ans, *Numbers* rappelle combien John Rechy a été le grand romancier américain élégiaque et cru de sa génération.

ROMAN/ÉTATS-UNIS • 13 SEPT.

John Rechy

Trop beau pour être vrai. Plus beau encore que dans le souvenir de ceux qui le « croisèrent » (pour l'essentiel, dans des toilettes de cinéma ou de bars, des bouts de plage réservés à cet effet aphrodisiaque, des soirées traversées d'ombres complices) lors de son premier séjour californien, après trois ans passés en reclus volontaire dans son Texas natal, Johnny Rio est de retour à LA. La cité des anges. Et lui le sait bien que les anges ont un sexe, masculin, et qu'ils entendent s'en servir. Mais du temps a passé pour ce Dorian Gray du Pacifique qui met pourtant toute son énergie à le nier. S'il l'a jamais su, perdu dans son rêve érotique et édénique, Johnny ne sait plus où il en est. Il était un tapin, provisoirement à l'abri du besoin, il n'est plus qu'un faune au corps d'acier (la musculation lui tenant lieu de métaphysique) jeté dans un monde déjà exténué. Dans la faune homo qui est son biotope, ce garçon aime moins les garçons (ou parfois les filles, d'ailleurs) que le désir que ceux-ci lui portent. Rongé par l'angoisse de la fuite du temps et de sa jeunesse, Johnny va mettre au point un « jeu » de consommation sexuelle, « faire du chiffre » et séduire trente hommes en dix jours.

Trop beau pour être lu. Est-ce parce qu'il est toujours mal vu que luxure et décadence se parent autant d'atours élégiaques que *Numbers*, deuxième roman de John Rechy, auteur du cultissime *Cité de la nuit*, est resté inédit en France depuis un demi-siècle et jusqu'à ce jour ? Il faut donc rendre grâce à Laurence Viallet d'avoir exhumé cette pépite pour relancer sa maison d'édition, qui porte son nom. Rechy est l'enfant trop sensible que Jean Genet et Christopher Isherwood auraient pu conce-



voir ensemble... Cru, violemment poétique, mélancolique, révolté aussi, il enregistre mieux que quiconque le passage du temps et des garçons. Son Johnny est un enfant perdu échappé du rêve de Peter Pan. C'est James Dean sans les sunlights, une proposition sexuelle d'un être éperdu de solitude. Pour être allé voir ailleurs s'il y est et ne pas s'y être vraiment trouvé, il devra payer le prix fort. Pendant qu'autour de lui un monde, une ville basculent dans la nuit. o. m.

JOHN RECHY

Numbers - Traduit de l'anglais par Norbert Naigeon



LAURENCE VIALLET
TIRAGE : 1 500 EX.
PRIX : 22,50 EUROS ; 256 P.
ISBN : 978-2-918034-01-8
SORTIE : 13 SEPTEMBRE



Le Matricule des anges, octobre 2018



John Rechy et Charles Bukowski en 1973

Le gay savoir

LE DEUXIÈME ROMAN DE JOHN RECHY PAIE UN TRIBUT POIGNANT ET (DÉ)CULOTTÉ À LA COMMUNAUTÉ HOMOSEXUELLE AMÉRICAINE DES ANNÉES 60.

Beau gosse à la musculature soigneusement entretenue, en jeans moulants et chemise ouverte jusqu'au nombril, Johnny Rio est de retour à Los Angeles après trois ans d'exil dans son Texas natal : une réclusion volontaire loin de ses anciens démons. Si « *l'atmosphère érotique envahissante de la Californie du Sud* » est visiblement toujours la même, les lieux, eux, ont été transformés par la bien-pensance et les assauts des bulldozers. À commencer par la légendaire plage homo de Venice Beach, éden orgiaque de sa jeunesse, changée en parking pour breaks familiaux dégouillant de marmaille et de paniers de pique-nique (« *La sensation de deuil éprouvée sur la plage, autrefois familière, désormais peuplée de fantômes* »). Les cinémas de Broadway, avec leurs toilettes en sous-sol pareilles à des donjons et leurs balcons obscurs si commodes pour enchaîner les passes, sont à présent bondés de couples respectables et de flics en civil. Reste le Griffith Park, terrain de chasse de la population gay de L.A. : « *le Parc* », sorte d'entité autonome et labyrinthique possédant ses lois (plus ou moins) propres, arpenté jour et nuit par une faune de « *jeuneshommes* » en un

seul mot, comme s'il s'agissait d'une espèce entomologique. C'est essentiellement là que Johnny Rio va passer son séjour californien, dans une sorte d'hystérie sexuelle jamais apaisée car inapaisable, ayant plus à voir avec l'eschatologie superstitieuse et la peur de Dieu qu'avec le sexe lui-même (*Numbers* est aussi le titre du quatrième livre de la Bible) : au volant de sa voiture neuve, « *symbole qu'il n'a plus besoin de l'argent des autres* », l'ancien tapineur dénombre les insectes qui s'écrasent sur le pare-brise. Puis, dans le Parc, les hommes qu'il séduit sans effort, à la chaîne, dans une quête purement quantitative, la hantise de découvrir qu'un autre « *jeunehomme* » serait plus désirable que lui étant comparable à l'angoisse de mourir. Le Parc, théâtre en plein air d'innombrables scènes de fellation, dans tous les décors et toutes les positions – Johnny étant toujours celui qui reçoit : pas question de laisser entendre qu'il puisse éprouver du désir pour qui que ce soit, l'essentiel étant de provoquer le désir des autres, dans une sorte d'ultra-narcissisme proche, ici encore, de la superstition.

Johnny se fait sucer dans la Caverne, par la vitre ouverte de sa voiture, sur le bas-côté sablonneux, dans un tunnel de

verdure formé par les arbres. Et il compte, tournant en boucle dans le Parc comme prisonnier d'un cauchemar dont il ne parvient pas à se réveiller. Johnny compte jusqu'à trente : une fois qu'il aura atteint ce nombre de partenaires, il est « *sûr et certain qu'il ne connaîtra plus la solitude forcée de ces trois dernières années. Non, la victoire sur le Parc y mettra un terme (...)* il pourra enfin vivre en paix sans avoir peur que le monde dévorant du sexe débridé le traque, le séduise à nouveau. »

Numbers est une œuvre particulière et plus complexe qu'il n'y paraît. Au-delà de l'enfilage de scènes pornographiques d'une parfaite crudité, au-delà même du témoignage anthropologique sur l'Amérique des années 60, tiraillée entre liberté absolue et puritanisme de façade, elle porte une attention singulière aux questionnements métaphysiques repérables derrière les obsessions physiques, et pas seulement au sein de la communauté gay : angoisse de la mort, conflits intérieurs à propos du péché originel, poids de l'éducation morale et religieuse... Johnny Rio étouffe dans son costume étroit de chrétien, à la poursuite malgré lui d'un improbable sentiment de pureté : « *À présent qu'il ne croit plus en Dieu, il a substitué à la confession au sens strict une honnêteté compulsive à propos de ses pratiques sexuelles mais il se retrouve privé de toute absolue – de tout succédané de salut.* » La symbolique des chiffres est, elle aussi, directement inspirée de l'influence christique que Johnny a bien du mal à faire cohabiter avec ses pulsions sexuelles compulsives.

À l'image du premier roman autobiographique de John Rechy, *City of Night* (1963), dont la postérité immense est à la mesure de la vague de scandale qu'il a provoquée (Jim Morrison en reprendra le titre dans une célèbre chanson), *Numbers* est d'abord un acte de bravoure en faveur de l'émancipation sexuelle et morale. Né en 1931 au Texas dans la pauvreté, fils d'immigrés mexicains, John Rechy s'est longtemps prostitué, ce qui lui a valu plusieurs séjours en prison. Précurseur de la littérature LGBT aux États-Unis, à presque 90 ans il vit aujourd'hui paisiblement avec son compagnon sur les hauteurs de L.A., face au Griffith Park.

Camille Decisier

Numbers, de John Rechy, traduit de l'américain par Norbert Naigeon, Éditions Laurence Viallet, 256 pages, 22,50 €

LA SAGA D'UN GIGOLO



John Rechy est devenu une icône de la mouvance homosexuelle, revendiqué par une pléiade d'écrivains et d'artistes. Roger Davies

John Rechy ✎ Né à El Paso, Texas, en 1931, l'auteur de *Numbers*, inédit en traduction française, appartient au petit cercle des écrivains de la part maudite. Eros débridé, homosexualité, éclairs dans la nuit de la transgression.

En 1963, jeune premier, John Rechy publie *Cité de la nuit* (édité en livre de poche en 1993 dans la collection L'Étranger chez Gallimard). Un brévil de plus de six cents pages, confession d'un jeune prostitué faisant le tapin sur le macadam de New York, mais aussi sous les palmiers spatériques de Los Angeles. Le livre fait un tabac et apportera un bon pastiche à l'auteur. Pendant longtemps encore, John Rechy mènera cette vie de débauché flamboyant, dans les marges, survivant à tout, même à l'épidémie du sida.

Amour sidérant

Devenu professeur à l'université de Californie, il file après ses cours du soir et s'être sapé en conséquence faire la dragage sur Santa Monica Boulevard. Il écrit aussi, publie de nouveaux livres, d'autres portraits au vitriol du monde des travestis et des drag-queens. Volontiers impassible, il garde l'attitude de celui qui n'approche personne, qui attend que l'autre se manifeste. Subterfuge ou réflexe de défense de l'homme qui sait que ses pratiques sont encore dangereuses, stigmatisées. Cependant, un soir de 1981 la vie de l'écrivain bascule quand il est abordé par un jeune homme de vingt-trois ans, très beau. Sédensation. Pour la première fois, Rechy donne son numéro de téléphone à quelqu'un et l'emène dans son appartement privé. Début de l'amour d'une vie. «On est ensemble depuis.»

On publie aujourd'hui de ce fils d'un musicien raté devenu

tour à tour vendeur de pianos, gardien de square et agent hospitalier, un roman inédit en traduction française, *Numbers*. Un texte qui date de 1967 et qui s'inscrit dans la foulée du mythique *Cité de la nuit*. Avec John Rechy, la littérature tutoie les limites dans une sorte d'appel irrésistible à l'expérience intérieure. Le réalisme cru de l'auteur et son écriture très explicite seraient vite insoutenables s'ils n'étaient portés par le désir d'aller au-delà des pesanteurs de la condition humaine. Dans *Numbers*, le protagoniste, un certain Johnny, double écrivain de l'écrivain, retourne à Los Angeles après s'être replié à Phoenix par souci d'ascèse et de purification suite à une longue période de beiguisme et d'excès dans la «Cité des anges». Le but est de se prouver à soi-même que la mécanique du désir et de la satisfaction narcissique marche toujours.

Provocation, poussée d'adrénaline, le ton est donné et la tension ne se relâchera guère

D'emblée le récit accroche le lecteur par une sorte de course-poursuite qu'entame le protagoniste pour bluffer un inconnu sur les routes désertiques de l'Arizona. Provocation, poussée d'adrénaline, le ton est donné et la tension ne se relâchera guère un fil du roman. Comme dans *Cité de la nuit*, Rechy s'attache à électriser son texte par un rythme véhément et des descriptions fouaillant les bas-fonds du stupre. Johnny n'a presque rien à faire pour magnétiser les ombres errantes qui

hanent les quartiers chauds. Il lui suffit d'apparaître pour attirer les amateurs et vendre sa plastique impeccable. Le gigolo ne dédaigne pas à l'occasion les charmes de telle vamp ou starlette canon.

Rédemption possible

Tableaux et scènes de genre défilent jusqu'à saturation. S'il n'y avait eu l'œuvre de l'auteur le besoin viscéral de témoigner de l'envers de la nuit américaine, à ras des pulsions les plus basiques, le lecteur lâcherait vite prise. Mais si dans ce paradémotisme haillonnant une forme de rédemption était encore possible? Ce dont l'auteur témoignera à sa manière par sa rencontre. L'âge mûr venant, avec son rédempteur. L'amour enfin possible.

Le texte a aussi une valeur quasi documentaire, témoignage d'une époque où l'homosexualité était loin d'être une cause acquise. À l'image du titre de son second roman, *Numbers*, qui signifie tout à la fois mec, homo, nombre compté de coups, John Rechy est devenu une icône de la mouvance homosexuelle, revendiqué par une pléiade d'écrivains et d'artistes. De William Burroughs, l'auteur pivré du *Pierceru*, à James Baldwin en passant par David Hockney, David Bowie ou Gas Van Saint. Cependant que ce qui compte le plus finalement chez John Rechy, c'est la puissance de son écriture vibrant d'échos ténébreux. Peut-être pour retrouver, au fond du gouffre, une part de l'innocence du mal-aimé au regard d'enfant perdu. ✎ ALAIN FAVARGER

John Rechy, *Numbers*, traduit de l'anglais par Richard Margolis, éd. Laurence Viallet, 252 pp.



La Liberté, le 06/10, demi-page par Alain Favarger.

Transfuge, par Jean-Noël Orenco, numéro Spécial Rentrée littéraire, sélection des "meilleurs romans" (septembre 2018)

RENTÉE LITTÉRAIRE

Numbers met en scène un prostitué trentenaire dans le Los Angeles des années soixante nommé Johnny Rio. Après une période de retrait dans sa ville natale au Texas, il revient à bord d'une voiture fabuleuse, une américaine large et longue, peut-être un avatar mécanique de Johnny. C'est un garçon que l'on dit beau, et il adore qu'on le lui dise. Il sculpte son corps avec des haltères, prenant soin de conserver sa minceur, sa souplesse le rendant juvénile à jamais, fuyant l'horreur des muscles de bodybuilders, aux veines apparentes sentant la vieillesse et la peau corrompue. Le mot narcissisme est devenu trop profane, trop faible pour désigner ce rapport que Johnny entretient avec lui-même. Son ivresse est sacrée, comme celle de certaines jeunes filles devant leurs reflets, résultat d'une prodigieuse accumulation de regards sur elles. Il y a deux mouvements dans ce roman. Les premiers chapitres dissèquent un Johnny mélancolique, revisitant les lieux de



leurs pulsions et qu'ils filent du fric pour les assouvir. Comment lire aujourd'hui, dans un monde de l'édition lobotomisé par l'idéologie et l'industrie, avec ses niches communautaristes – littérature jeunesse, gay & lesbienne, policière, SF, blanche – un livre comme *Numbers*? Pourquoi Rio fait-il le tapin ? Pour rien, pour tout. La sociologie, qui a remplacé la psychanalyse dans le roman actuel, n'a rien à faire là. Pute sans cause. Si, quand même. Pute pour la liberté, la beauté, le ravissement dangereux dans la rencontre imprévue. Pute pour le cash et l'autodestruction. *Numbers* est une exploration unique du sentiment de virilité, de masculinité. Il s'agit d'une expérience musicale, comme lorsqu'on joue du timbre d'un instrument. A l'intérieur, on trouve des tonalités féminines inédites. *Transfuge* conseille *Numbers* aux jeunes de quatorze-quinze ans. C'est mille fois meilleur que *L'Attrape-cœur* et tout Boris Vian, sans parler du *Grand Meaulnes* ou *Harry Potter*. Être ado, c'est découvrir le sexe à outrance, l'injustice, l'argent et Dieu. *Numbers* tire son exergue du Livre des Nombres et son titre d'une prédilection pour les mesures : nombres de kilomètres, de bagnoles dépassées, nombre de passes et taille des pénis, nombre de jours, durée d'une vie, quantité sacrée d'une existence. Nul doute que dans un siècle ou dix, longtemps après la mort de John Rechy, les centaines de milliers de signes consacrés à Johnny Rio resteront dans les bibliothèques des jeunes gens inquiets à l'idée de mener une vie progressiste et petite-bourgeoise.

— Nombres premiers

Livre culte de 1967 enfin traduit en français, *Numbers* de John Rechy nous plonge dans le corps d'un homme qui jouit de se vendre.

PAR JEAN-NOËL ORENCO

son ancienne vie, parcs, rues, bars, plages, se demandant s'il va redevenir tapin. Le paysage est aussi important que les êtres. John Rechy, né en 1931, moitié latino, moitié irlandais, écrivain et prostitué, même après ses succès littéraires, est un lyrique précis. Son art descriptif, bourré de métaphores, fait coexister la beauté du réel – crépuscules californiens, autoroute infinie, ciels -, avec l'imagination qu'elle suscite et la présence du divin. Dans les chapitres suivants, Rio décide de lever trente mecs en dix jours. Chez lui, la partition ne se fait pas entre hétéro et homo, homme ou femme, mais entre l'être qui désire et celui qui est désiré. Johnny est un type que l'on désire et qui ne désire jamais. Il se fait payer pour être touché, sucé ou jouir dans vos bouches. Il est inatteignable par ailleurs. Sa clientèle est majoritairement masculine parce que les hommes ont moins d'hésitations avec

NUMBERS
John Rechy, traduit de l'anglais (États-Unis) par Norbert Naigeon, éditions Laurence Viallet, 252 pages, 22,50 €



Page 30 / TRANSFUGE

Transfuge, par Vincent Jaury, grand entretien avec John Rechy (octobre 2018)

Octobre 2018 / N° 122 / 6,90€

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

GASPAR NOË

«VIVRE EST UNE IMPOSSIBILITÉ
COLLECTIVE»



M 09254 - 122 - F: 6,90 € - RD



LITTÉRATURE
John Rechy cultissime
interview fleuve

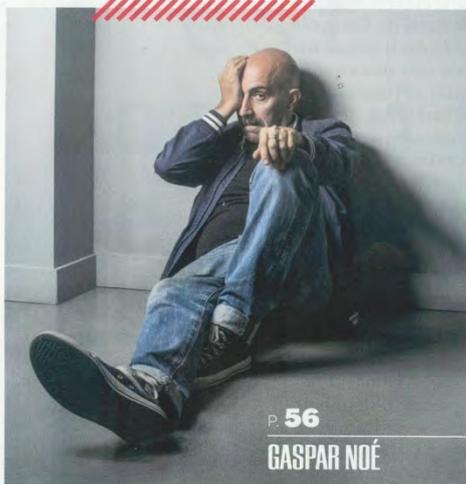
CINÉMA
Lars von Trier
bâtitteur de génie

SCÈNE
Théo Mercier
contre le capitalisme

ART
Antoine Schmitt
obsession du numérique



P. 22
JOHN RECHY



P. 56
GASPAR NOÉ



P. 84
THÉO MERCIER



110
ANTOINE SCHMITT

SOMMAIRE

N° 122 OCTOBRE 2018

- | | |
|--|---|
| 03 News | 10 Interview express : Florent Vassault |
| 03 Edito général | 12 Interview express : Dag Solstad |
| 06 J'ai pris un verre avec Adeline Dieudonné | 14 Interview express : Jean-Max Colard |
| 08 Chronique: le nez dans le texte | 16 En coulisse : Eric Lahrigoyen |
| | 18 L'homme pressé |

Page 20 | LITTÉRATURE

- 20 Edito livres
- 22 *Transfuge* a choisi pour vous quinze livres de la rentrée littéraire. Avec en première ligne le magnifique roman pour la première fois traduit en français, du cultissime John Rechy, *Numbers*. Et une découverte, l'auteur new-yorkais Ruby Nandor, pour son premier roman dans la lignée de Philip Roth, *La Maison de ruines*.
- 50 Classique : Jean-François Bizot, *Les Déclassés*
- 52 Déshabillage: Inès Bayard

Page 54 | CINÉMA

- 54 Edito ciné
- 56 1^{er} événement : Gaspar Noé, *Climax*
- 68 2^e événement : Lars von Trier, *The House that Jack Built*
- 72 *Transfuge* vous sélectionne les films du mois
- 78 Focus sur la grande exposition de la cinémathèque, dédiée à Sergio Leone

Page 82 | SCÈNE

- 82 Edito scène
- 84 1^{er} événement : Théo Mercier, *Affordable Solution for Better Living*
- 88 2^e événement : Arthur Nauzyciel, *La Dame aux camélias*
- 92 3^e événement : Alexandra Badea, *Points de non-retour*
- 96 Le meilleur de la scène

Page 108 | ART

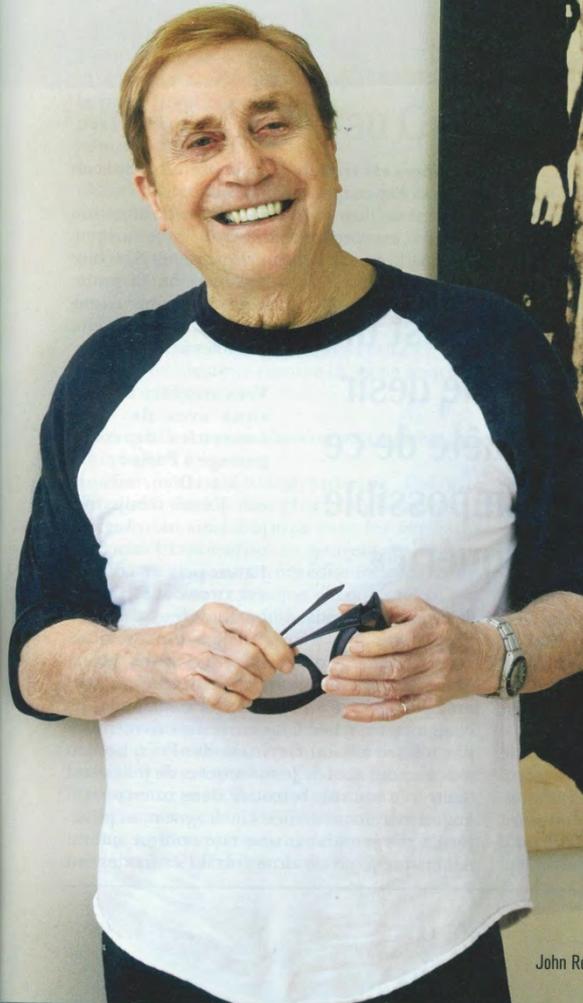
- 108 Edito art
- 110 1^{er} événement : Antoine Schmitt
- 114 2^e événement : Madsaki
- 116 Les expos du mois

122 En route ! Va devant !

« Le sexe peut détruire un homme »

Pour la première fois traduit, *Numbers*, deuxième roman culte de John Rechy, nous plonge dans le Griffith Park, haut lieu de la vie gay de Los Angeles. Rencontre téléphonique avec l'auteur le plus scandaleux d'Amérique.

PROPOS RECUEILLIS PAR VINCENT JAURY



LITTÉRATURE / Page 23

John Rechy dans sa villa à Los Angeles

RENTÉE LITTÉRAIRE

Lui, son truc, c'est les pipes. Les *blowjobs* comme on dit. Il ne faut pas lui demander autre chose : il aime se faire sucer. Ne supporte pas de voir le corps de son partenaire. N'importe quelle partie du corps du partenaire lui répugne. Il adore être désiré, que son corps entraîne désirs et spasmes de l'autre ; il adore être aimé, car être désiré pour lui c'est être aimé. Alors il s'envoie en l'air au Griffith Park, Los Angeles. Parc pour gays, légendaire dans les années soixante, soixante-dix et même après. Lui, c'est Johnny Rio, personnage principal de *Numbers*, à paraître ces jours-ci pour la première fois en France aux éditions Laurence Viallet. Il est le double ou presque de l'écrivain John Rechy, que nous avons eu au téléphone Oriane Jeancourt et moi, l'autre jour, pour une longue interview. Il faut entendre le rire puissant de cet homme, pour se dire qu'à 87 ans, le monsieur est en forme. Il faut croire que faire des passes pendant plus de quarante ans préserve (pardon aux féministes et autres engagés pour cet humour peu en phase avec notre époque). Ce livre, *Numbers*, dont nous avons fait paraître une critique dans le numéro précédent (n°121), est une bombe. Il est son deuxième roman après son best-seller paru en 1963 *City of Night*, encensé par Norman Mailer. *Numbers* : 250 pages pour un retour de 10 jours de Johnny Rio à Los Angeles dans le Griffith Park. Objectif : atteindre les 32 relations sexuelles.

Il y a très peu d'articles dans la presse sur le livre, trop radical sûrement, appartenant trop à une littérature comme expérience des limites. Vous avez donc bien fait d'acheter *Transfuge*. John Rechy est une légende américaine, il méritait bien six pages.



John Rechy, dans les années soixante.

« **Numbers est un livre sur le désir de conquête de ce qui est impossible à conquérir** »

Numbers est traduit pour la première fois en France. Est-ce que ça vous fait plaisir ?

C'est un livre qui avait eu un peu d'attention quand il est sorti aux Etats-Unis. Et je suis ravi aujourd'hui qu'il sorte en France et qu'il reçoive de l'attention. Et que de nouvelles générations comme la vôtre soient sensibles à mon livre.

Vous avez vécu à Paris, vous avez de bons souvenirs de votre passage à Paris ?

Mon Dieu, oui, oui, oui. J'étais très jeune, je faisais mon service militaire à Francfort. J'avais pris de courtes vacances à Paris, et évidemment je suis tombé amoureux de Paris. J'avais très peu d'argent. Je me promenais essentiellement dans les rues. J'ai découvert que les métros ne circulaient pas toute la nuit, j'étais logé loin du centre donc je devais beaucoup marcher. Un jour, je me suis retrouvé par hasard à Saint-Germain-des-Prés. Le lieu fétiche pour moi de Jean Genet et de Jean-Paul Sartre. Je me suis retrouvé dans une rue qui était entièrement dédiée à la drague masculine. Je n'avais jamais vu une rue comme ça, en Amérique je vivais alors très à l'écart de tout

ça. J'avais l'impression de m'éveiller d'un rêve et d'entrer dans la réalité. Le lendemain et les jours suivants j'y suis retourné, je ne suis plus revenu à ma base pendant quelques jours, et c'est un des plus beaux souvenirs de ma vie. Ça me touche donc beaucoup que *Numbers* sorte à Paris.

Vous a-t-il été difficile d'écrire ce deuxième roman, *Numbers*, après le succès de votre premier roman, *City of Night* ?

Lorsque j'ai écrit *City of Night*, cela va peut-être vous étonner, mais je ne m'attendais pas du tout à un tel succès. La seule chose que j'espérais c'était d'être reconnu pour mes qualités littéraires.

C'est l'inverse qui a eu lieu : les critiques ont été atroces et le succès public a été immense.

Il y a eu des articles méchants et horrifiés contre mon livre qui m'invitaient à quitter le pays. Ce que je n'ai pas fait bien sûr. Mais je me suis isolé, retiré. Ce qui a permis à plusieurs imposteurs de se faire passer pour moi ! Ce qui m'a convaincu qu'il fallait que je protège vraiment ma vie privée. A tel point qu'à l'époque je ne disais pas autour de moi que j'étais écrivain. Lorsque *Numbers* est paru, je suis retourné au Griffith Park, et un ami m'a dit : tiens quelqu'un a écrit un livre sur toi, qui s'appelle *Numbers*. J'ai dit : qui a écrit ça ? Il me répond, une histoire comme ça, ça ne peut être que toi ! (rire)

Dans quelle mesure *Numbers* est autobiographique ?

Rien n'est autobiographique. J'ai une théorie là-dessus. Les plus grands menteurs dans le champ littéraire sont les écrivains d'autobiographie qui vous assurent que tout est vrai. La mémoire est un des éditeurs les plus durs qu'on puisse avoir puisque chaque souvenir se transforme d'un jour à l'autre. Le seul écrivain sincère pour moi est l'écrivain de fiction qui assumant le mensonge de ce qu'il écrit, essaie de vous persuader que c'est vrai. Dans mes livres récents, je développe l'idée de la *true fiction*. Pour faire savoir au lecteur qu'il lit un mensonge qui essaie d'être vérité. Pour les parties les plus sexuelles de mon oeuvre, j'ai toujours essayé de prendre un point de vue documentaire sur ce que j'ai pu voir. Mais la fiction consiste tout de même à se réapproprier une expérience non vécue et à lui offrir une authenticité.

Le Griffith Park est un vrai personnage de votre livre. Ce parc est-il un enfer ou un paradis pour votre personnage ?

Je suis très heureux que vous me posiez cette question, c'est une question clef du livre. Griffith Park était à l'époque célèbre dans le monde entier. Un incroyable terrain de jeu sexuel. La drague était fabuleuse. Je voulais bien sûr décrire cette dimension merveilleuse du parc. Mais je voulais aussi raconter ce piège qui se referme peu à peu sur mon personnage central Johnny Rio. Le sexe peut détruire un homme, vous savez. Ça va vous surprendre, mais la plus grande influence sur moi à l'époque où j'écris ce livre, c'est *L'Étranger* de Camus. Au départ donc le Parc est un paradis

sexuel, un paradis du désir. Au début du livre j'écris « le parc » sans majuscule.

Et puis plus le livre avance, plus le piège se referme sur Johnny Rio, et le Parc devient un personnage à part entière et prend alors des majuscules. *Numbers* est un livre sur le désir de conquête de ce qui est

impossible à conquérir. Il y a un personnage que j'ai inventé qui est cet homme qui ne cesse de le suivre. A la fin du livre, Johnny Rio vient voir ce personnage et lui demande pourquoi il le suit. L'autre lui répond : je croyais que c'était toi qui me suivais. C'est une métaphore qui arrive à un tournant du livre car cette personne qui suit Johnny Rio incarne ce que Johnny ne veut pas affronter : la fuite du temps et la mort. La fin du livre est un hommage à *L'Étranger* de Camus, à cette scène fameuse où l'étranger aveuglé par le soleil sort son couteau et l'on croirait qu'il va tuer le soleil alors qu'il va tuer l'Arabe. A la fin de mon livre Johnny Rio imite le tir d'un fusil comme s'il voulait lui aussi tuer l'homme qui lui fait face.

Johnny Rio est inspiré par Narcisse...

Oui, il y a ce passage où il va se regarder dans le miroir des toilettes du parc pour savoir s'il est toujours désirable mais aussi s'il est toujours vivant, puisque pour lui, il n'est vivant que quand il est désiré. Il faut imaginer l'excitation suprême qu'offrait la drague au Griffith Park.

John Rechy, dans les années soixante



RENTREE LITTÉRAIRE



John Rechy chez et avec Charles Bukowski

Johnny Rio se voit comme un conquistador, un guerrier toujours vainqueur. A la fin du livre, il va devoir affronter le «Sniper Céleste», figure de Dieu, qu'il voudra abattre comme il a conquis les hommes du parc.

En 1967, l'hédonisme gay était-il à son paroxysme ?

Ce qui est très étonnant, à l'époque, c'est que pour les hétérosexuels, nous étions totalement invisibles. C'était le cas pour l'homosexualité dans les années soixante, cette obligation de l'anonymat et de la dissimulation. Je me souviens d'une discussion que j'ai eue avec un ami à l'époque au Griffith Park, qui revenait de New York où il avait cherché du travail, et qui me disait que s'il n'était pas venu au Park, il se serait suicidé. Le Park offrait bien sûr un exutoire, le lieu du grand orgasme dans une société où nous peinions à exister. On se rencontrait aussi dans les piscines... La société nous voyait d'un mauvais oeil.

Cet hédonisme gay, vous pensez qu'il est toujours vivace aujourd'hui ?

Il a toujours lieu, maintenant par les sites. Et je n'ai rien contre ça. Mais je crois que des gens comme moi qui sont passés par des expériences hédonistes, doivent alerter les plus jeunes sur certaines conséquences du sexe. Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que nous sommes une communauté qui naît dans le camp ennemi. Fatalement nous naissons dans la société hétérosexuelle. Nous sommes donc exposés au

jugement dès notre naissance. Contrairement aux Noirs par exemple, qui seront soutenus toute leur vie face au racisme. Comme toutes les minorités. Il faut donc une certaine prudence lors de nos rencontres homosexuelles, car l'homophobie guette toujours.

Vous vous êtes fait arrêter trois fois par la police pour relation homosexuelle et prostitution. Ça a été des expériences difficiles ?

Ce sont des souvenirs sombres, qui sont encore très vifs.

Mais être arrêté pour avoir eu des relations sexuelles est particulièrement douloureux. La première fois que je me suis fait arrêter, c'était dans le Park. Lors de mon jugement au tribunal, j'ai été abasourdi d'entendre que je risquais cinq ans de prison ferme. Mais dans la mesure où je me suis fait arrêter alors que j'étais sur le point d'avoir une relation sexuelle, j'ai été relâché. Ce qui est amusant, c'est que pour me juger, la cour a cru bon de se rendre au Park pour voir ce qui se passait là-bas, ils n'en n'ont pas cru leurs yeux ! (rire). En plus, ils avaient décidé d'y aller lors du déjeuner, à un moment où il y a un pic de fréquentation... les employés des bureaux qui profitaient de leurs pauses. Je me suis dit, il va y avoir de l'agitation dans

les buissons. En arrivant là-bas, j'ai couru devant en criant : « attention le juge arrive... » Et dans tous les buissons, les gens se sont rhabillés le plus vite possible.

Le juge est donc arrivé dans sa Rolls-

Royce entouré de policiers, et ils ont arrêté quelques personnes. Pour ma part, j'ai fini par être condamné avec sursis.

La deuxième fois je me suis fait arrêter pour prostitution. Je faisais le trottoir, un homme est venu me voir et m'a proposé de l'argent. J'ai accepté, malheureusement c'était un policier. Heureusement j'avais un bon avocat. Il faut bien comprendre que des gens ont été détruits par ce harcèlement policier. C'était une période à la fois infernale et paradisiaque. Si l'on voulait rester au paradis, on devait accepter l'existence de l'enfer.

Pourquoi avez-vous continué à vous prostituer malgré ses arrestations ?

Vous savez, les gens ont commencé à me reconnaître. J'enseignais à l'université, UCLA. Quand je finissais les cours, j'allais me changer pour me prostituer dans la rue.

Je me souviens un jour d'un étudiant, à deux heures du matin qui me voit faire le trottoir de sa voiture, qui ralentit, et me dit : Ah, bonsoir

« Gore Vidal a été une vraie salope avec moi »

professeur Rechy, êtes-vous de sortie ce soir ? (rire)

Norman Mailer a été je crois sensible à vos livres...

Monsieur Mailer a été un des premiers à m'encourager. A la parution de *City of Night*, il a écrit un article retentissant dans *Esquire* sur mon livre, en 1968. Il a fait connaître le livre à New York. Ensuite, en 1971, Jim Morrison cite mon livre dans la chanson « L.A. Woman ».

Mais malgré ça, beaucoup de pays ont refusé de publier mon livre...

Vous avez aussi rencontré Bukowski. Vous pouvez nous raconter votre rencontre ?

Il y a une photo très drôle de nous deux... J'adore cette photo. J'ai l'air de vouloir dévorer l'objectif. Et monsieur Bukowski a l'air un peu effrayé par la photo. Ce qui correspond à notre état d'esprit à tous deux à ce moment-là. C'était un homme très en proie au doute. Je l'ai vu arriver pour nous ouvrir la porte, et vous n'allez pas me croire, mais il semblait qu'il avait mis un maximum de détritrus par terre chez lui, pour être fidèle à sa réputation !

Avant d'écrire vos livres *City of Night* et *Numbers*, aviez-vous lu le livre qui avait scandale de Gore Vidal, *Un garçon près de la rivière*, paru en 1948 ?

C'est un très mauvais roman. A la fin du roman le personnage principal se suicide. C'est un cliché insupportable qui vient des hétéros.

J'ai eu une relation extrêmement étrange avec monsieur Vidal. Je ne l'ai jamais rencontré. Mais nous avons communiqué à plusieurs reprises. Il a été au départ extrêmement méchant avec moi. Après *City of Night*, il a déclaré plusieurs fois dans des interviews qu'il aurait très bien pu écrire ce livre mais qu'il a préféré ne pas le faire. C'était très salope de dire ça. Pourtant, après, il a écrit de bonnes critiques sur mes livres.



« Trump devrait être en prison »

Trump dirige votre pays depuis deux ans. Ca a changé quelque chose pour vous ? Pour les américains ?

L'Amérique n'est plus la même. C'est un autre pays. Je ne sais pas si je pourrais vous décrire la puissance mortifère et la laideur que Trump diffuse dans notre pays. C'est presque palpable. C'est comme un poison diffusé dans le pays et qui donnerait l'autorisation aux gens d'exprimer ce qu'ils ont de plus laid, de plus violent en eux. Trump est un démon. Pardon, je ne crois pas être radical. Ce que je lui pardonne le moins c'est de séparer les enfants de leur mère. Cet homme devrait être jugé pour ça. Ma mère était une Mexicaine entrée illégalement sur le territoire américain. Et j'ai été séparé d'elle pendant quelques temps, j'étais tout petit, et c'est une période des plus sombres de ma vie. Le livre de Bob Woodward risque de changer les choses. D'éveiller les consciences. Trump devrait être en prison.

NUMBERS.
John Rechy, traduit de l'américain par Norbert Naigeon, éditions Laurence Viallet, 256p., 22.50 €



La Nouvelle Quinzaine Littéraire, par Olivier Steiner, octobre 2018

Pour ceux qui, comme Johnny, savent recréer la nuit même en plein jour

PAR OLIVIER STEINER

Alors que « Sauvage », le magnifique film de Camille Vidal-Naquet avec le non moins magnifique Félix Maritaud, est encore sur les écrans de cinéma, les éditions Laurence Viallet (dont c'est le retour) publient « Numbers » de John Rechy, initialement paru chez Grove Press en 1967.

JOHN RECHY

NUMBERS

Traduit de l'anglais (États-Unis)

par Norbert Naigeon

Éditions Laurence Viallet, 208, 256 p., 22,50 €

John Rechy est un géant de la littérature américaine qui serait mondialement connu et reconnu si nous vivions dans une société débarrassée de l'horreur des niches communautaires. *Numbers* comme le précédent chef-d'œuvre de Rechy, *Cité de la nuit*, est en effet souvent réservé aux rayons de la « littérature gay », ce qui est une forme d'homophobie qui s'ignore, doublée d'une bien faible conception de la littérature – ou bien créons un rayon juif pour Proust et Kafka, un rayon catholique pour Claudel et Péguy, un rayon sud-africain pour Coetzee, etc.

Je suis Emma Bovary quand je lis Flaubert ; je suis Johnny Rio quand je lis Rechy. Étant eux *via* ce miracle qu'est la lecture, ma vie se trouve augmentée d'autres vies, corps et âme : me voilà détenteur d'un savoir que jamais les savoirs sociologique et psychanalytique ne remplaceront. La littérature donne à voir, à sentir, et elle raconte, c'est tout – ce tout est un grand tout. Il y a un savoir de la littérature, qui a peu à voir avec le savoir, tel qu'on l'entend d'habitude, mais plus à voir avec la saveur.

Revenons au livre. Après trois ans passés en reclus volontaire dans son Texas natal, Johnny Rio fait son retour à L.A., la Cité des Anges. C'est la nostalgie, dès le début, nostalgie dans son acception d'origine, « douleur du retour » : où et quand est-on chez soi, Johnny ? Pas au Texas, on l'aura compris, mais à L.A., tu crois ?

La nostalgie – on le sait depuis Homère – fait écrire, elle est peut-être même le moteur essentiel de toute écriture : on peut souffrir, être nostalgique, du pays que l'on ne connaît pas, ou de celui qu'on a dès toujours perdu,

depuis l'enfance, avant même l'enfance. Ce pays est impossible à dire, mais il se ressent. On a créé des dieux pour supporter son absence, remplir le vide, comme Mrs. Dalloway organise une réception pour couvrir le silence. Ce pays impossible à dire possède une terre, qui se travaille, qu'on laboure et qu'on arpenté : l'écriture.

Chez Rechy, la nostalgie est sans parfum de violette, sans le goût sucré de la guimauve. Ici, la nostalgie est motif et moteur, musclée comme le corps de Johnny, bandante, revigorante. Ici, pas de jugement ou de morale, pas de commentaire, le temps passe comme les garçons et les corps, la ville change, l'époque aussi, et Johnny, qui ne trouve pas de sens à tout ça ou qui justement a trouvé qu'il n'y en avait pas, va faire du chiffre et du *sex*. Il lèvera trente mecs en dix jours, c'est dit, ce sera fait. Pourquoi ? Pour rien, pour tout, parce qu'il a le corps qu'il faut, parce qu'il sait faire ; parce que les trente mecs seront autant de morceaux d'un miroir offrant une image de lui fractionnée mais indubitable ; parce que son désir ne se nourrit que du désir des autres, hommes et femmes ; parce qu'il y a ces crépuscules californiens, ces ciels déments, ces autoroutes infinies... Johnny baise et se fait baiser par le hasard, l'amant ultime, le hasard.

Certains trouveront le roman sordide, plein d'amertume et de noirceur, désespérant. D'autres le trouveront lucide, génial, lumineux, visionnaire, mystique. « *Chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même*¹. »

1. Marcel PROUST, *Le Temps retrouvé*, Gallimard, coll. « Blanche », 1992.

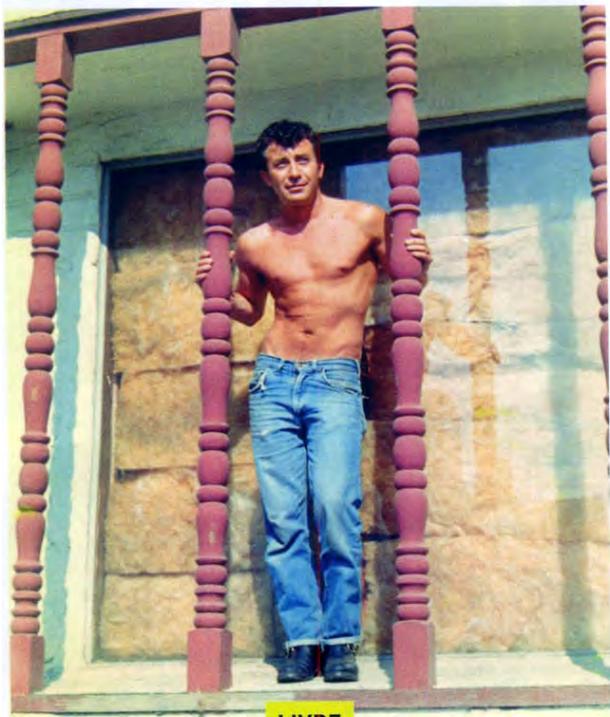
Chez Rechy, la nostalgie est sans parfum de violette, sans le goût sucré de la guimauve. Ici, la nostalgie est motif et moteur, musclée comme le corps de Johnny, bandante, revigorante

C'est une pépite que Laurence Viallet exhume : l'un des meilleurs livres de cette rentrée littéraire 2018 attendait dans les limbes depuis un quart de siècle. Aujourd'hui, la rencontre avec l'inconnu se fait majoritairement sur les sites et autres applis, de Tinder à Grindr, etc. Tout a changé, hélas ou heureusement, mais l'adolescence reste la même. Être ado c'est découvrir la violence et la crudité du sexe, l'injustice, la solitude, l'espoir, le goût de la révolte, voire l'autodestruction, celui de la mise en péril de soi-même, l'horreur de l'argent. Dieu... Être ado, c'est refuser les capitulations de l'âge adulte. Aujourd'hui, Johnny Rio ferait des selfies qu'il posterait plusieurs fois par jour sur Instagram, il serait accro au nombre de likes, il serait *escort boy*, prostitué, un parmi tant d'autres. Mais il y eut une époque, pas si lointaine, où les hommes comme Johnny Rio étaient seuls et uniques, seuls dans les paysages magnifiques, sous le ciel étoilé, dans la nature, sauvages, libres. Ces états sont beaux et finissent mal. Ils finissent mal, car ils ne sont pas faits pour finir. **Q**

Olivier Steiner est né à Tarbes en 1976. Après avoir été comédien, il publie en 2012 un premier roman aux éditions Gallimard, *Bohème*, dans la collection « Blanche », puis *La Vie privée* en 2014 à L'Arpenteur / Gallimard et *La Main de Tristan* en 2016 aux éditions des Busclats. Il tient également un journal en ligne sur le site Diacritik et il a produit des émissions et documentaires pour France Culture.

Grazia Hommes, pleine page par Philippe Azoury

CULTURE



LIVRE

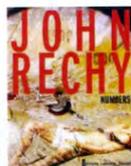
The HUSTLER

En 1967, John Rechy scandalisait en publiant *Numbers*, son second livre. Il y racontait la vie d'un garçon qui se vend. Un certain Johnny Rio. Par Philippe AZOURY

On découvre tout un tas de choses extraordinaires, à se balader sur le Net en recherche d'un peu de documentation sur John Rechy: des photos de l'auteur torse nu, muscles bandés, macadam cowboy remixé Hustler – pas tout à fait l'idée que l'on se fait en général de l'écrivain de ce côté de l'Atlantique, comme si l'autorisation d'être publié vous était accordée seulement si vous portiez du tweed. Lui était tapin. Garçon qui se vend. Le Johnny Rio de ses romans, c'est lui. Il en a tiré un certain talent pour dire la nuit, la rue, les villes, une façon unique

de décrire les cercles, les rondes, les rituels, les échanges entre celui qui achète et celui qui se vend. Un art de la dernière phrase, la faisant tomber à chaque chapitre comme un couperet net. Pas de morale coupable, jamais, mais une image, un arrière-goût, une leçon à tirer, et parfois un truc aussi rare et beau qu'une rencontre. Dans *Numbers*, son second livre, Rechy a écrit ses dérivés dans les allées brûlées de Griffith Park, à Los Angeles, alors qu'en fond sonore résonnent les tubes de Lovin' Spoonful ou des Troggs: *Wild Thing*, *Summer in the City*... La bande-son de sa putain

de vie. *Numbers* n'avait jamais été traduit en français – de toute façon, la France n'a jamais accordé à Rechy la place qui lui était due. Gallimard avait bien publié en 1965 *Cité de la nuit*, son premier livre, mais il n'a jamais franchi la ligne invisible qui sépare un roman sulfureux d'un classique total. Aux Etats-Unis, *City of Nights*, peut-on lire sur sa couverture pulp du début des années 70 (celle qui est disponible en usuel à la Bibliothèque d'Alexandrie! Je le sais, c'est là que je l'ai vue pour la première fois), a été acheté à plus de 65 000 exemplaires. En France, il est juste indisponible depuis longtemps, à moins qu'il faille formuler la chose différemment: c'est nous, les lecteurs français, qui sommes encore indisposés devant ce que raconte Rechy. Et pourtant, quelle musique, combien de puissance dans chaque phrase: John Rechy a changé ses nuits en souffle. En 1968, le lecteur allemand qui voulait acheter *Numbers* devait signer une déposition assurant que jamais il ne mettrait ce livre entre les mains d'un mineur. En 1983, le grand Marc Almond en a tiré un des plus beaux morceaux de la new wave, *Numbers*, sur le deuxième album de Soft Cell. En 2015, répondant à un journaliste du *L.A. Review of Books* qui lui demandait si c'était un texte sur le narcissisme, Rechy précisa: «*Oui, c'est un livre sur le narcissisme et donc aussi sur la mort de la jeunesse.*» Et vous voudriez passer à côté de ça?



Numbers de John Rechy (Editions Laurence Viallet, 256 pages, traduit de l'américain par Norbert Naigeon).

“Quelle musique, combien de PUISSANCE dans chaque phrase: John Rechy a changé ses nuits en SOUFFLE”

PHOTOS: DICKY BARTO © LES REVUEURS 2016, DR

Hétéroclite, Didier Roth-Bettoni

LITTÉRATURE
PAR DIDIER ROTH-BETTONI

SEX IN THE SIXTIES

John Rechy écrit jeunehomme. Johnny Rio, son héros, est un jeunehomme, et les garçons qu'il séduit inlassablement au fil de *Numbers*, tous ces anonymes, ces numéros avec lesquels il baise dans les allées du Parc jusqu'à atteindre le fatidique 30 qui marquera sa victoire, tous ces garçons sont des jeuneshommes.

Numbers est un livre obsessionnel, un vertige presque absolu, avec la jeunesse, la beauté, le corps sculpté et le sexe comme horizons. Jeunehomme, un seul mot, pour bien dire ce qui meut Johnny Rio dans ce *road movie* qui commence sur une route hantée par d'étranges oiseaux menaçants et qui va bientôt s'immobiliser lorsqu'il retrouve ce Los Angeles fui trois ans plus tôt : la peur panique de ne plus être un objet de désir, un fétiche, la peur de retrouver dans le miroir le grinçant visage qu'il a un jour aperçu et qui l'a fait se retirer loin de la ville, ce double abimé de lui-même, ce fantôme vieilli que, Dorian Gray moderne, il refuse de devenir.

Numbers est ainsi la fuite en avant de ce jeunehomme tarauté par l'angoisse : celle de ne plus plaire, autant dire celle de mourir. Il n'y a pas d'avenir dans ce monde si on n'y est plus un jeunehomme. John Rechy, dont on ne connaissait guère ici – et encore, le livre n'est plus disponible depuis des

années – que l'extraordinaire *Cité de la nuit*, un des plus grands romans pédés US des sixties, a écrit *Numbers* en 1967, et il aura fallu attendre un demi-siècle pour découvrir la puissance ravageuse de ce roman vortex dans lequel Johnny Rio est irrésistiblement aspiré. Rechy nous fait replonger dans le Los Angeles de la drague à ciel ouvert, dans la topographie homosexuelle d'une ville dont la municipalité avait déjà entrepris de chasser tapins et homos anonymes de ses plages, de ses jardins publics, de ses cinémas, de ses trottoirs pour les cantonner – jusqu'à quand ? – dans le labyrinthe du Parc, ce lieu où Johnny se perd en tentant de retrouver, en comptant et recomptant les pipes qu'on lui procure, la certitude d'être encore, encore une heure, encore un jour, encore dix, l'irrésistible jeunehomme qu'il était lorsqu'il se prostituait.

Numbers est un livre magnifique sur une certaine vie gay bien sûr, mais c'est bien plus que cela. C'est un livre époustouflant tout court, porté par un style qui flamboie lorsqu'il décrit les ciels, les lumières, les décors urbains, et qui hypnotise lorsqu'il s'agit de suivre les rondes sans fin – jusqu'à quand ? – du si beau Johnny Rio, si perdu dans ses calculs, si seul...

NUMBERS
De John Rechy (Éditions Laurence Viallet)



GRAZIA

Trois coups de cœur littéraires

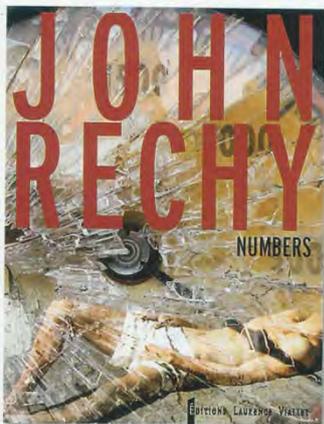
Par Marguerite Baux, Philippe Azoury, Pascaline Potdevin Le 31 août 2018

La rentrée littéraire regorge de pépites.

FAIRE DU NOMBRE - On se réjouit du retour des éditions Laurence Viallet. On suivrait les yeux fermés l'éditrice de Kathy Acker et David Wojnarowicz. Son goût ne s'est pas altéré : voici la première traduction française d'un texte scandaleux de 1967 signé par l'auteur de *Cité de la nuit*. Une dérive, le désir à la main, dans un parc, la nuit. Sublimement écrit, fantastiquement traduit (par Norbert Naigeon). P.A. *Numbers* de John Rechy (Editions Laurence Viallet, 220 pages.).

Rock & Folk, par Agnès Léglise (octobre 2018)

Touchante, enfantine, naturelle



Numbers

JOHN RECHY

Éditions Laurence Viallet

John Rechy est un écrivain à part, peu connu du grand public et pourtant référence de la culture underground et de la culture gay depuis la parution de son premier livre, "La Cité De La Nuit", en 1963, récit ultra choquant, à cette époque puritaine, de la vie transgressive d'un jeune prostitué homosexuel dans une Cité des Anges et une Amérique racoleuse et crépusculaire. "Numbers" ne s'éloigne guère de ce thème en l'occurrence autobiographique et nous invite à suivre l'auteur, là encore à peine déguisé, dans une quête toute autant sexuelle que narcissique. Ex-prostitué, comme Rechy le fut longtemps, le héros, Johnny Rio, de retour dix jours à Los Angeles après trois années au vert, se lance dans une folle entreprise de séduction tous azimuts et cherche ainsi à se mesurer aux autres hommes dans une compétition sexuelle affolante et affolée. "Numbers" l'annonce dès le titre, c'est le score qui importe, tout au moins en apparence, car dans le monde et dans la tête de Rio, ce sont justement les seules apparences qui semblent compter. Etre beau, sexy, désirable et surtout plus désirable que le voisin, sont les uniques préoccupations du héros même si on comprend vite que cette succession de très brèves rencontres crûment sexuelles, ne sert qu'à flatter le narcissisme pathologique de cet homme perdu

dans ses ambiguïtés et qui croit qu'on ne se mesure que sur la fragile échelle du désir. Difficile aujourd'hui, sans doute, d'imaginer le choc des lecteurs des livres de Rechy à leur sortie, alors que l'homosexualité était encore, non seulement punie par la loi mais considérée comme une maladie psychiatrique. Mais l'égal enthousiasme de la communauté gay à ces lectures, perdue à travers les nombreuses œuvres que Rechy a inspiré à des artistes comme Gus Van Sant — qui, entre nous, lui a un peu piqué son "My Own Private Idaho" — David Hockney, Soft Cell et son titre "Numbers" ou même Jim Morrison qui mentionnait "City Of Nights" dans "LA Woman".

Leonard Cohen Et Son Dieu

DOMINIQUE CERBELAUD

Les Impressions Nouvelles

En règle générale, plus l'auteur est talentueux, plus les textes de ses chansons seront complexes et donc sujets à interprétations diverses. Longtemps avant internet, comprendre les chansons en anglais de nos chanteurs préférés était presque un art en soi, nos langues étrangères étant au mieux passables, la plupart des allusions culturelles nous échappaient et bien malin celui qui pouvait vraiment piger les textes, sans parler bien sûr des sous-textes, eux, à peu près inaccessibles. Parmi ces auteurs impossibles à cerner avec certitude, Leonard Cohen figure bien sûr dans les premiers. Son parcours personnel, unique dans la musique, comme son écriture complexe gardent beaucoup de leurs mystères pour le non-spécialiste. Le truc c'est que même lesdits spécialistes de Cohen ne sont pas forcément équipés pour parler d'un élément central de la vie et de l'œuvre de ce Juif bouddhiste : la religion ou, en gros, Dieu. Proprement inimaginable il y a peu, c'est un vrai spécialiste du sujet, un religieux dominicain, fan devenu ami personnel de Cohen, qui s'y colle et son "Leonard Cohen Et Son Dieu" va en boucher un coin aux connaisseurs les plus sophistiqués. Car, si le monde originel de Cohen est bien sûr juif et qu'il en affiche les traces dans ses chansons, sa curiosité et son ouverture d'esprit expliquent les nombreux chemins que prit ce "prophète apaisé" pour comprendre et atteindre ce prodige de dieu qu'il espérait. Dominique Cerbelaud scanne ici littéralement toute l'œuvre de Leonard Cohen et y relève avec finesse les multiples allusions, citations, inspirations religieuses,



A
WINE
BLA



issues de la Bible ou d'autres. Ce travail de bénédictin — tient de la pêche miraculeuse surprendra les fans pour qui semblaient n'être que pure, continuait un dialogue intérieurement tout de même qu'il est recouvert du placide Canadien pour sa cette enquête mais ce corps permettrait à beaucoup d'approcher de la très riche œuvre de Le

Amy Winehouse

BLAKE WOOD

Taschen

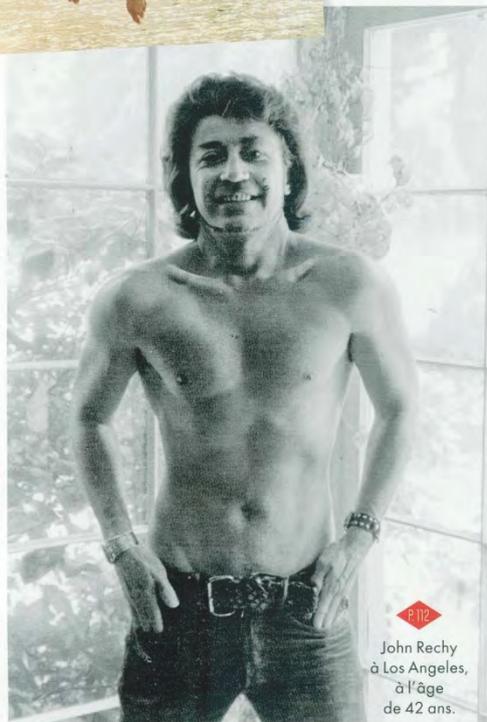
Scrutée, harcelée, attaquée son cas, Amy Winehouse n'est pas restée calme médiatique après le succès de "Back To Black" et le spectacle est irrémédiablement associé à elle. Seuls ses proches connaissent et c'est au tour du photographe Blake Wood de fouder amical les a

Vanity Fair, juin 2018, portrait sur 10 pages de John Rechy



P. 54

« Si tu ne ris pas de tout (mais pas avec n'importe qui), tu meurs. »
— JULIETTE BINOCHÉ



P. 112

John Rechy à Los Angeles, à l'âge de 42 ans.

SOMMAIRE

VANITY FAIR

(→ Suite de la page 14)

MAGAZINE

Brillant dehors, mordant dedans

À LA UNE **Drôle DE BINOCHÉ** P. 54

L'actrice qui nous fend le cœur à l'écran se fend la poire dans la vie. Qui l'eût cru ?

POUVOIR **Friture SUR LES ONDES** P. 64

Mathieu Gallet s'est hissé jusqu'à la tête de Radio France grâce à son charme. Il s'est attiré de solides inimitiés qui ont précipité sa chute.

ENQUÊTE **Accords ET DÉSACCORDS** P. 72

Mais qu'arrive-t-il à **João Gilberto** ? Le dieu de la bossa-nova vit reclus à Rio pendant que femmes et enfants se le disputent.

RENCONTRE **Chauffeuses PRIVÉES** P. 78

Elles s'appellent **Melha Bedia**, **Camille Lellouche** ou **Fadily Camara** et veulent rire de tout, et d'abord d'elles.

PORTRAIT **Viens voir LE DOCTEUR** P. 86

L'urologue **Laurent Alexandre**, fondateur du site *Doctissimo*, se vit en futurologue avec un petit crocodile en plastique.

REPORTAGE **Haro sur LE BREXIT** P. 94

Rencontre avec les quatre jeunes Britanniques d'**Ofoc** qui refusent la fatalité d'une sortie de l'Europe.

MODE **Objets DE FANTASME** P. 100

Accessoires fétiches, fétichisme des **accessoires** ? Seule reste l'obsession.

FLASHBACK **Son vif, SON ŒUVRE** P. 112

L'écrivain américain **John Rechy**, 87 ans, raconte une vie de stupre, de littérature et de fornication. Tarifée ou non.

DÉCOUVREZ
L'APPLICATION MOBILE
VANITY FAIR
La rencontre du magazine et du site.
ET ACCÉDEZ GRATUITEMENT
AU FIL D'ACTUALITÉS
VANITY FAIR



EN COUVERTURE

Juliette Binoche photographiée par **Tiago Bandeira** / H&K.

TOP ET SOUTIEN-GORGE
STELLA McCARTNEY.
COIFFURE **JOHN NOLLET**.
MAQUILLAGE **CÉLINE PLANCHENAUT**.
STYLISME **JULIEN MAZZOLI**.

CE NUMÉRO COMPORTE UN ENCART
ABONNEMENT JETÉ SUR LES VENTES
EN KIOSQUE.

VANITY FAIR FLASHBACK

LES FLEURS *du mâle*

Adulé par David Bowie comme par Bret Easton Ellis, auteur du cultissime *Cité de la nuit*, John Rechy a mis sa main sur le genou d'ÉRIC DAHAN pour retracer une vie de plans cul tarifés, de partouzes entre Judas et Jésus et de cours de littérature dans les plus grandes fics américaines.

Âmes sensibles s'abstenir.



DES CHIBRES
ET DES LETTRES

John Rechy
photographié chez
lui, à Los Angeles,
pour *Vanity Fair*.

JUIN 2018

VANITY FAIR | 113

Le

lac Hollywood vient d'apparaître en contrebas, reflétant le soleil tel un miroir aveuglant. Je jette un coup d'œil au portable : plus de réseau. J'aurais dû prévenir John Rechy de mon arrivée quand je roulais sur l'US 101. N'étant plus qu'à cinq minutes de chez lui, je longe le Reservoir entouré de collines en me persuadant de l'importance de cette visite : rendre justice à un grand auteur dont seulement deux romans – *Cité de la nuit* et *La nuit vient* – ont été traduits en français. Je m'engage dans Tahoe Drive, tourne à droite dans Canyon Lake et gare la voiture sur Arrowhead. Après avoir obtenu son adresse e-mail, et alors que le principe d'une rencontre semblait acquis à l'été 2016, Rechy est devenu injoignable. Il s'est manifesté à nouveau, début 2017, pour annoncer la publication d'*After the Blue Hour*, son premier roman en quatorze ans, chez Grove Press.

À en croire la quatrième de couverture, il s'agirait d'un « ouvrage érotique » autant que d'« une exploration très sombre du désir et de ses conséquences. (...) John Rechy à son meilleur et à son plus audacieux ». Ce récit qui revient sur un épisode de sa jeunesse et qui complète *About My Life and the Kept Woman*, autobiographie publiée en 2008, aurait, selon lui, « choqué la presse américaine » : le *New York Times*, qui a toujours rendu compte de ses livres, ne l'a pas critiqué et le *Los Angeles Times* a attendu deux mois pour le faire. Exercice de style rétro, évoquant le Scott Fitzgerald de *Gatsby le magnifique* et le Henry James du *Tour d'écrivain*, *After The Blue Hour* est en fait un remake élégant de *The Vampires*, que Rechy publia en 1971, et raconte l'histoire d'un jeune homme invité par un inconnu milliardaire à passer un week-end sur son île privée. Malgré son atmosphère puissamment sensuelle, ce thriller psychologique paraîtra bien chaste à ceux qui ont lu *The Sexual Outlaw*, *Rushes* ou encore *Numbers*, son autre « classique », nettement plus cru, dont la première traduction française est annoncée en septembre aux Éditions Laurence Viallet.



Avant de sonner, je prends une photo de l'édifice horizontal, typique de l'architecture californienne des années 1960, afin de prouver, en cas d'absence de mon hôte, que je me suis déplacé. Mais voilà qu'un homme de maison ouvre et m'invite à pénétrer dans le salon où l'auteur, en survêtement, et son époux, le producteur de cinéma Michael Ewing, me dévisagent en gloussant sous cape : « Nous étions sûrs que vous n'existiez pas, d'où notre silence radio. » Devant ma mine interdite, ils reprennent : « On vous a cherché sur Google, mais on pensait que ce n'était pas vous, ou plutôt que vous n'étiez pas lui. » Je rétorque : « Mais pourquoi avoir imaginé cela ? Vous craignez pour votre sécurité ? »

John Rechy invite à s'asseoir sur un canapé beige, demande à l'employé, nommé Felix, d'apporter du café et des cookies au chocolat, puis explique en posant la main sur mon genou : « Lorsque

Cité de la nuit est sorti, ma vie a tourné au cauchemar. Dans un article, on écrivait que je m'étais fait expulser du Lion's Den, un bar gay, en hurlant : "Vous ne savez pas qui je suis !"; dans un autre journal, quelqu'un prétendait que j'avais passé le week-end chez lui, à Fire Island, où je n'avais jamais mis les pieds; un magazine a également mis un pianiste de jazz noir de La Nouvelle-Orléans sur sa couverture en écrivant que ce dernier était "le véritable auteur de *Cité de la nuit*,

« *À quel âge j'ai arrêté de faire le trottoir? Eh bien, assez tard en fait; au début de la soixantaine.* »

JOHN RECHY



CHERCHEZ LA FEMME
John Rechy à sa table de travail en 1978. Quatre décennies plus tard, dans son salon sur les collines de Los Angeles.



un passage et que David Bowie a inscrit sur sa liste des cent meilleurs livres de tous les temps. Quant à l'écrivain français Renaud Camus, révélé en 1979 avec *Tricks*, il est fort à parier qu'il fut influencé par *Numbers*, deuxième roman de Rechy, paru en 1967, sur le thème du sexe anonyme et compulsif, dont la philosophie pourrait être : « L'important, ce n'est pas la qualité mais la quantité. »

À l'époque où *Cité de la nuit* fut publié, la prostitution masculine n'avait jamais fait l'objet d'un roman et la précision des détails dont Rechy gratifiait ses lecteurs était sidérante. Pour les puritains d'alors, qui avaient encore en travers de la gorge *Un garçon près de la rivière* – roman de Gore Vidal paru en 1948 –, le plus choquant, dans *Cité de la nuit*, était qu'homosexualité et prostitution n'étaient plus vues sous le prisme de la maladie mentale ni synonymes de destin malheureux, mais comme des

pratiques banales, traversant toutes les couches de la société, du militaire au prêtre, en passant par l'homme d'affaires et le père de famille.

À la suite de son forfait, Gore Vidal avait été banni du monde des lettres pendant six ans, mais John Rechy bénéficia du fait que Jack Kerouac, Allen Ginsberg et William Burroughs avaient, entre-temps, repoussé les limites de « l'obscénité ».

le livre à scandale». Au même moment, d'autres avançaient que John Rechy était un pseudonyme de Tennessee Williams ou de James Baldwin, parce qu'il semblait inconcevable qu'un inconnu, mexicain de surcroît, ait écrit un tel roman. Tous ces gens qui se faisaient passer pour moi auraient pu avoir ma peau. Puis je suis revenu à El Paso, au Texas, où m'attendait une convocation des autorités sanitaires : un habitant de la ville de Rochester, dans l'État de New York, m'accusait de lui avoir transmis une maladie vénérienne ; le plus dingue, c'est que je n'étais jamais allé à Rochester ! »

Mélancolie insondable de la pauvreté

Si les débuts littéraires de Rechy lui ont causé du souci, ils lui ont surtout valu une foule d'admirateurs : David Hockney a raconté comment, à peine arrivé à Los Angeles, il a tenté de localiser la portion du Santa Monica Boulevard où le héros de *Cité de la nuit* se prostitue ; Jim Morrison a cité ce livre qui évoque Goethe, pour le roman d'apprentissage, et Homère, pour l'odyssée initiatique, dans la chanson *LA Woman* de son groupe The Doors ; Lou Reed n'aurait sans doute jamais écrit sur les dealers, les putes et les macs de Times Square s'il n'avait lu le chapitre consacré à New York dans ce chef-d'œuvre dont Bret Easton Ellis a pastiché

Avant de parler littérature avec notre hôte, qui enseignait cette discipline jusque récemment à l'UCLA et l'USC – les deux campus les plus connus de Los Angeles –, difficile de ne pas évoquer son autre « métier », qu'il continua à pratiquer bien après que la gloire eut frappé à sa porte.

« Vous voulez savoir à quel âge j'ai arrêté de faire le trottoir ? Eh bien, assez tard, en fait ; au début de la soixantaine », avoue l'écrivain, tel un enfant surpris en train de finir la tarte aux pommes cachée dans un placard. Certains auront du mal à croire que ce sénior rondouillard fut un jour l'objet de tous les fantasmes. Mais les photographies ornant les pages intérieures d'*About My Life and the Kept Woman* prouvent que John Rechy avait bel et bien le physique de l'emploi. Alors par quoi commencer ? La vie ? L'œuvre ? Je choisis l'option divan.

« Ainsi, M. Rechy, votre papa, était un macho autoritaire et votre maman, si nous vous avons bien lu, une femme chaleureuse qui vous aimait beaucoup ? » Il confirme d'un hochement de tête et, le regard assombri, fixe le sol. « Oui, mon père me battait ; il était très dur avec moi. » Dans *About My Life and the Kept Woman*, il raconte qu'il est né le 10 mars 1931 à El Paso, après cinq autres enfants, « pauvre, mais avec des souvenirs nobles ». Il écrit également, dans une langue raffinée et lyrique, proche du réalisme magique : « Enfant, j'étais souvent envahi par un sentiment dévastateur de tristesse à l'égard de tout. Je →

» me tenais alors debout sur le porche de notre maison de la rue Wyoming et je priais le ciel d'encre : "S'il vous plaît, venez en aide à tous." » Ce désespoir n'échappe pas à ses camarades de classe : « Tu ne parles à personne, tu sembles étudier et juger les autres en permanence, comme si tu ne faisais pas partie de notre réalité », lui disent-ils. Ce n'est pas sa différence sexuelle – elle se déclarera plus tard – qui plonge le futur écrivain dans une mélancolie insondable, mais sa pauvreté. « Je la haïssais, écrit-il. Quand on scotchait de nouveaux cartons d'emballage sur les carreaux cassés, je peignais des oiseaux et des fleurs dessus, que la pluie finissait par transformer en larmes de



« Je vais t'écraser la tête, comme ça plus personne ne te regardera. »

ROBERTO SIXTO RECHY À SON FILS, JOHN

couleur. » Quant à son identité métisse, il la voit comme un fardeau. Certes, sa peau claire et ses yeux bleus lui permettent d'échapper à la honte d'être mal né dans un Texas « où de nombreux lieux sont encore interdits aux Noirs, aux Chicanos et aux chiens », mais seulement de manière provisoire. Car vient toujours le moment où Juan Rechy – rebaptisé John par sa maîtresse d'école – est rappelé à sa condition de paria.

Le père de Rechy a du mal à comprendre qu'à la différence de ses deux frères, très athlétiques, le benjamin passe son temps à lire. Pianiste et chef d'orchestre mexicain, d'origine écossaise, Roberto Sixto Rechy formait un couple heureux avec son épouse, Guadalupe Flores, jusqu'à ce qu'ils traversent le Rio Grande. « Je suis né au pire moment possible pour eux. Ils avaient été très proches du président Porfirio Díaz et, après l'exil et la Grande Dépression, ils ont dégringolé de l'échelle sociale. N'ayant rien connu d'autre qu'El Paso, je ne comprenais pas pourquoi mon père était toujours à cran. Il me menaçait : "Pendant que tu dors, je vais tuer ta mère et tu seras à ma merci."

Après cela, il pouvait toujours m'offrir des bottes de cow-boy, un projecteur de cinéma, une machine à écrire ; c'était trop tard, je le haïssais. Il me disait aussi : "Je vais t'écraser la tête, comme ça plus personne ne te regardera." »

John Rechy viendrait-il de nous donner la clé de son œuvre ? Nombre de ses personnages, dont Johnny Rio, son alter ego, héros de *Numbers*, sont tiraillés par un besoin viscéral de séduire, au point de refuser la satisfaction physique : leur plus grande terreur n'est pas de mourir, mais de découvrir qu'ils ont un rival dans la forêt des hommes désirables.

Mais revenons à l'enfance. À l'âge de 7 ans, Rechy distribue riz et haricots rouges préparés par sa mère aux sans-abri qui squattent les abords de la gare d'El Paso. Et il joue, en toute logique, Jésus dans une production d'*El monje blanco*, du poète catalan Eduardo Marquina, que monte Virginia Fabregas, une actrice mexicaine, amie de son père. Il dessine également et écrit, au beau milieu des HLM, les prémices d'un roman de 500 pages sur Marie-Antoinette, baptisé *Time of Wings*, qu'il détruira. Sa passion pour la chose écrite, de « Winnie l'ourson » aux romans de gare, en passant par Joyce, Dostoïevski, Poe, Melville, Dos Passos, Flaubert, Nietzsche, Marx et Proust, l'adolescent le fait partager en prenant la direction du magazine du lycée qu'il transforme en fanzine littéraire. Il y publie notamment un poème dans lequel Dieu est jugé par les humains et finit en enfer.

La littérature conditionne toute son existence et son apprentissage de la sexualité : sous prétexte d'évaluer la qualité de sa première nouvelle, intitulée *The Thing*, miss Edwards, sa prof d'anglais, invite le jeune John à passer chez elle un samedi. Elle l'y reçoit en nuisette, pose le texte sur la table de la salle à manger et l'entraîne sur son lit où, à

peine a-t-il pénétré « sa toison luisante », qu'il éjacule – comme il le raconte dans *About My Life And The Kept Woman*. Son initiation à l'homosexualité est encore plus pathétique : pour financer ses études, Rechy travaille à mi-temps chez un teinturier. C'est là qu'il rencontre les époux Kippan. De simples clients qui, fascinés par son ambition de devenir écrivain, l'invitent un soir à dîner. Tout se

passa bien jusqu'au dessert où M^{me} Kippan, prétextant une migraine, s'éclipse et laisse son mari lire au garçon des extraits du *Tropique du Cancer* de Henry Miller, livre érotique interdit aux États-Unis, qu'ils ont rapporté d'un voyage. Effrayé par le visage congestionné et la respiration de plus en plus haletante de son hôte, Rechy s'enfuit sans demander son reste.

Par la grâce des bourses

Grâce à une bourse, il poursuit ses études de lettres au Texas Western College et obtient sa licence. Puis vient l'armée. L'idée d'être requis d'office pour aller mourir en Corée ne l'enchantait pas et il devance l'appel afin de ne faire que deux ans de service, au lieu de trois, dans un régime d'infanterie. Tandis qu'il stationne à Francfort, il profite d'une permission pour visiter Paris. « C'était le début des années 1950, la ville était en fleurs, je

marchais toutes les nuits, au hasard des fêtes de rue. Pour la première fois de mon existence, je n'avais de comptes à rendre à personne. Un soir, assis à la terrasse des Deux Magots, j'ai remarqué que des hommes faisaient les cent pas devant l'église Saint-Germain-des-Prés et j'ai fini par entrer dans une nouvelle réalité dont j'avais l'intuition depuis longtemps. » Un garçon l'aborde. Il voudrait fuir mais l'invite dans sa chambre d'hôtel. Las, à peine l'inconnu a-t-il commencé à le caresser que Rechy lui demande de partir sous prétexte que sa logeuse risque d'appeler la police. Le jeune homme lance alors, comme autant de flèches empoisonnées, des mots qui résonneront longtemps dans la tête de l'écrivain : « La police ? N'importe quoi ! Tu peux toujours te mentir à toi-même, tu ne trompes personne ! »

De retour en Amérique, grâce à une bourse de l'armée, Rechy réalise son rêve : intégrer la prestigieuse université Columbia à New York. Après avoir fait ses adieux à sa mère, il débarque à Manhattan, s'installe à la William Sloane House YMCA, dans la 34^e rue, et se découvre un vrai potentiel dans le domaine du tapinage artistique. Dès le premier soir, un marin tout en muscles et tatouages le repère sous les douches. Ce dernier est à sec question finances, mais lui donne rendez-vous le lendemain en lui promettant 50 dollars. Il lui recommande, en attendant, d'essayer la 42^e rue où il peut espérer faire une ou deux passes à 10 dollars. La suite, pour ceux qui ne la connaîtraient pas, est à lire dans *Cité de la nuit*, ce classique qui, cinquante ans après sa publication, tient toujours la comparaison avec ceux de Faulkner et de Hemingway, auxquels tout écrivain américain continue de se mesurer.

Dans ce livre, John Rechy livre une information capitale : s'il se prostitue, ce n'est pas seulement pour l'argent. L'un de ses premiers clients, M. King, étant tombé amoureux de lui, l'étudiant pourrait rédiger tranquillement son mémoire de maîtrise, nourri, logé et blanchi dans un appartement cosu de Manhattan. Mais l'écrivain en herbe sent que le confort n'est pas le meilleur ami du génie, et qu'il faut plus de désir et d'angoisse pour cueillir les fleurs du trottoir et en faire l'enivrant bouquet à venir. Au cœur de la parade virile de Times Square et du ballet des ombres concupiscentes de Bryant Park, Rechy joue un rôle : celui de l'hétéro pur et dur que les clients doivent vénérer à genoux. C'est sa revanche sur l'existence et elle sera complète lorsqu'il posera, enduit d'ambre solaire, sur une carte postale Hallmark, icône de l'hédonisme californien en vente dans tous les bons kiosques. Certes, sans Don Allen de l'*Evergreen Review* qui lui a demandé si sa nouvelle, intitulée *Mardi gras*, était un chapitre de roman, John Rechy n'aurait pas osé se lancer dans *Cité de la nuit*. Cette nouvelle relatant ses aventures prostitutionnelles à La Nouvelle-Orléans était, il est vrai, un coup de maître et l'on comprend qu'elle ait attiré fans, agents et éditeurs de journaux comme le *Texas Observer*, *Nugget* et *The Saturday Review*. Malgré l'insistance de ces derniers, Rechy refuse d'écrire un deuxième article sur le monde des prostitués et de leurs clients, considérant que



PILE OU FACE

- (1) John Rechy (debout, premier homme à gauche) avec sa famille.
- (2) Avec sa sœur Olga.
- (3) John Rechy en Johnny Rio, le héros de *Numbers*.
- (4) Photographié par Gerard Malanga avec Charles Bukowski.



ce serait trahir ses amis, ajouter du rejet, de l'incompréhension et du mépris à ceux qui en sont déjà victimes. Dans *The Nation*, il publie donc une enquête sur la discrimination dont souffrent les délinquants mexicains, enfermés dans le pénitencier d'El Paso, traités, selon lui, « comme des prisonniers de guerre ». Puis, il se ravise, comprend que s'il n'écrit pas sur les drag-queens et les prostitués, ces derniers sombreront dans le néant où l'humanité raisonnable relègue ceux qui dévient de la norme. Et c'est ainsi qu'il écrit « Le fabuleux mariage de miss Destiny », deuxième chapitre de *Cité de la nuit*. Don Allen échoue, cette fois, à publier la nouvelle, car son supérieur met son veto. Et c'est Big Table, maison d'édition →

→ qui a déjà publié des extraits du *Festin nu* de William Burroughs et de *Howl* d'Allen Ginsberg, qui prend le risque. Le Tout-New York contre culturel, de Norman Mailer à James Baldwin en passant par Ken Kesey, veut rencontrer ce nouveau rebelle à la mode, celui qui ose défier l'Amérique où les clients des bars gays, harcelés par la police, doivent prétendre être hétérosexuels et se trouver là par erreur s'ils ne veulent pas finir au poste, et où deux hommes surpris nus dans un lit risquent six ans de prison.

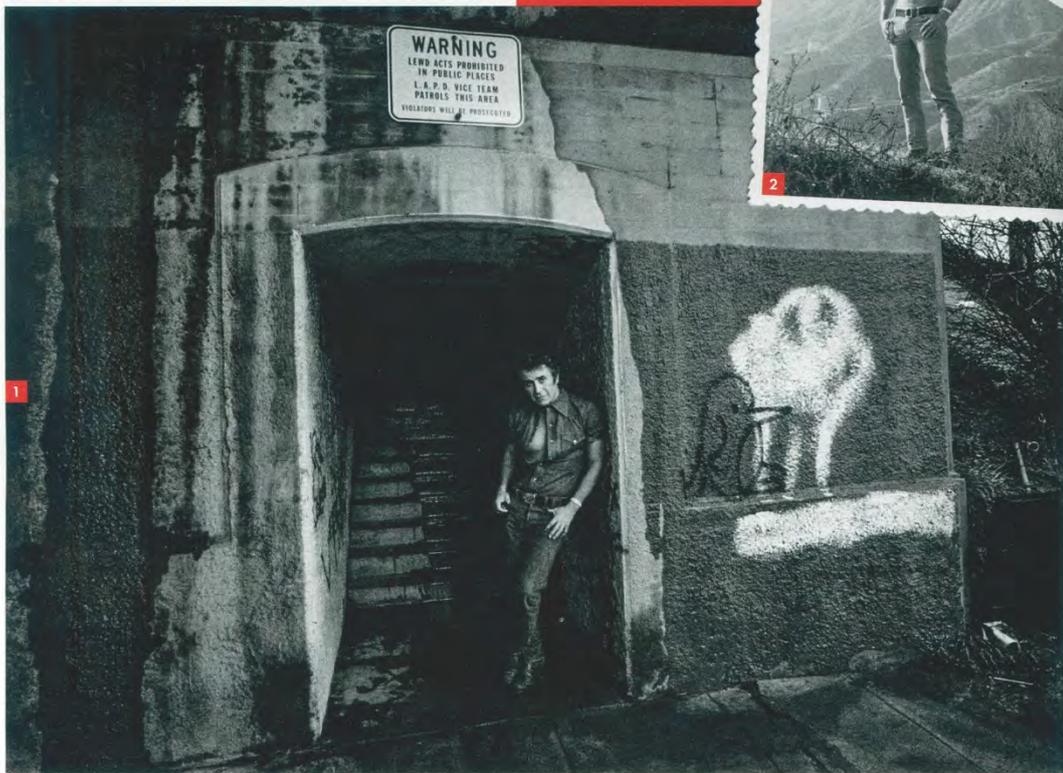
La théorie contre la créativité

Un demi-siècle plus tard, la situation s'est améliorée, mais les écrivains homosexuels voient désormais leurs ouvrages rangés dans le rayon « littérature gay » des bibliothèques et des librairies, et la critique de leurs livres confiée à des confrères de même obédience. Comme s'il fallait être africain pour lire Coetzee, russe pour aimer Tolstoï, et juif pour comprendre Proust et Kafka. Plus problématique encore : à l'heure du triomphe de la théorie du genre, Rechy scandalise les croisés du politiquement correct en affirmant que l'amour entre hommes relève d'une volonté de domination et passe désormais pour un dangereux réactionnaire qui fait le jeu de l'ennemi homophobe. Ayant enseigné dès les années 1960 à l'Occidental

College – une université fréquentée par la jeune bourgeoisie démocrate aisée où Barack Obama fit ses classes –, il ne saurait prétendre qu'il n'a pas vu le vent tourner. « Moi, je suis resté fidèle à mes principes. J'ai toujours dit à mes élèves que je n'étais pas un prof mais un guide, que je n'avais rien à leur apprendre et pouvais juste les aider. La plupart des cours de littérature détruisent la créativité. On dit aux étudiants : "Montre, mais ne raconte pas!", quelle idiotie ! Il faut montrer et raconter, exposition et drame, sinon vous ne pouvez pas écrire *Moby Dick* ! Autre ineptie : "Écris sur ce que tu connais", comme si Emily Brönte avait vécu tout ce qu'elle raconte dans *Les Hauts de Hurlevent*; ou encore : "Crée un personnage sympathique", alors que les plus grands héros de la littérature sont des salauds. Mais le plus grave, ce sont les *critical studies*, les théories littéraires influencées par Jacques Derrida et la déconstruction. Quand j'ai dit à la direction de l'USC que tout ce fatras théorique

LE TEMPS DES GITONS

- (1) John Rechy en 1978.
- (2) Posant sur les collines de Griffith Park.



signait la mort de la littérature, on m'a viré. J'ai donc attaqué en justice et j'ai gagné.»

S'il a remporté cette bataille administrative, John Rechy semble bel et bien avoir perdu la guerre contre les nouveaux manichéens ayant ignoré son dernier roman, sans doute parce qu'il n'y dépeint pas des gays d'aujourd'hui, mariés, avec des projets d'enfants par gestation pour autrui, mais un milliardaire, hétérosexuel et père, qui lui demande de le sodomiser. Provocation supplémentaire aux nouveaux procureurs officiant dans les médias et sur les réseaux sociaux, il coule son récit « transgressif » dans une prose paradoxalement naturaliste, rappelant *Dix Petits Nègres* d'Agatha Christie et *Monsieur Ripley* de Patricia Highsmith, pour faire, ironie suprême, l'apologie de la « *blue hour* », ce moment « entre chien et loup » où les contours s'estompent. Au point que certains se demanderont si John Rechy a vécu ou rêvé cette aventure magistralement narrée. « Bien sûr que cette histoire est vraie, mais c'est de la littérature, donc je l'ai transformée : cette invitation à séjourner sur une île du lac Michigan, je l'ai reçue après la publication de *Cité de la nuit* et non avant, comme je l'ai écrit. Pour le reste, mon hôte était effectivement très riche. Il avait de vraies statues de Miró et de Giacometti, une maîtresse et un fils adolescent, démoniaque, qu'il élevait seul et qui, après que je lui ai dit que je ne savais pas nager, a réellement tenté de me noyer lors d'une virée en barque. À ce sujet, quand j'ai confirmé au père de Michael que j'avais bien vécu tout cela, il a été traumatisé », raconte Rechy en riant.

Les carreaux de chocolat du Christ

C'est pour l'amour de Michael Ewing, rencontré il y a vingt-sept ans, que Rechy a cessé de se prostituer frénétiquement. Arrêté trois fois par la police, l'écrivain n'avait cure de perdre son emploi à la faculté. Mais des clients l'avaient également démasqué, ce qui, pour lui, était

pire, vu qu'il leur vendait le fantasme du prolo mexicain analphabète. « Michael arrivait de New York. Il avait 21 ans et une gueule d'ange. Il remontait Santa Monica Boulevard dans sa Toyota verte, sans se douter que c'était, pour partie, un lieu de prostitution. Puis il m'a vu, torse nu, à l'angle de Poinsettia... On a entamé une relation, mais, les petits jeunes n'ayant jamais été mon truc, j'ai continué à me prostituer. Un jour, il m'a surpris en train de parler à un client qui avait arrêté sa voiture à mon niveau, et il a fondu en larmes. Ça m'a touché, je me suis senti minable. Je l'ai fait entrer à l'Actors Studio et j'ai écrit ma première pièce pour lui, une adaptation de mon roman *The Fourth Angel* qui a été jouée ici par Sarah Jessica Parker. Puis, en 2003, on a acheté cette maison qu'on a rénovée, et où on a fini par habiter ensemble. »

Acquise pour 800 000 dollars, la bicoque de 250 m², répartie sur deux étages, vaut aujourd'hui le triple. Du parquet en érable à l'escalier Art déco en passant par les salles de bains design et les chambres à coucher avec cheminées, ce nid d'amour est d'un goût exquis. Il offre, en plus, une vue plongeante sur Griffith Park, soit 1 700 hectares de collines et canyons, peuplés de serpents à sonnettes, de biches et

de pumas, à l'extrémité orientale des Santa Monica Mountains. Ce parc, mondialement connu depuis *La Fureur de vivre* avec James Dean, abrite le Greek Theatre, un zoo, un jardin botanique, le Griffith Observatory et la fameuse enseigne Hollywood. C'est aussi un terrain de chasse homo où l'étalon Rechy aimait tester gratuitement ses charmes, avant ou après être allé les monnayer à Pershing Square ou Santa Monica Boulevard.

On poursuit donc notre conversation en extérieur, afin de profiter de la vue, qui fait penser, entre autres épisodes scabreux des romans de Rechy, à celui de *La nuit vient* dans lequel un adolescent se fait sodomiser à la chaîne sur un rocher avant qu'un prêtre ne tire le coup de grâce. Une forme de crucifixion moderne ? « Bien sûr, confirme Rechy, quand on est catho, c'est pour la vie, même si je ne crois pas à toute cette connerie, hormis la sainte Vierge pour laquelle j'ai de la sympathie. Le christianisme, c'est vraiment une religion homo. Vous ne trouvez pas ? Dans l'imagerie biblique, les femmes sont totalement couvertes alors que les centurions sont quasi-nus ; quant au Christ, vous avez vu ses abdos ? Il faut passer huit heures par jour à la salle de sport pour avoir ses carreaux de chocolat ! » Vingt ans avant *La nuit vient*, Rechy avait publié *Rushes*, en phase avec l'explosion de la culture sadomasochiste de la fin des années 1970, pullulant déjà de références au christianisme, des stations du chemin de croix au sacrifice final. Une façon de rappeler que la fétichisation de l'autorité et les rituels de soumission et de détestation qui en découlent ne sont pas sans rapport avec cette religion invitant à tendre l'autre joue. « Je ne suis pas adepte de la haine de soi, précise Rechy, mais je sais que ça existe. Ma propre vision des choses, je l'ai exprimée dans *Our Lady of Babylon* où, depuis le sommet d'une colline, Marie Madeleine regarde Jésus et Judas faire l'amour. »

Avant de me congédier, John Rechy propose de visiter le reste de la maison, dont sa petite salle de sport et son garage. Michael Ewing nous ayant rejoints, on prend quelques photos souvenirs. « Vous voulez que je fasse la bouche de Trump ? » ironise l'écrivain. Puis, tandis que son conjoint tente d'approcher ses lèvres des siennes, il s'exclame : « Ah non, pas de petits bisous d'hétéros, par pitié ! » Devant mon regard interloqué, il explique : « Je déteste les types qui parlent de leur "mari". C'est ridicule tous ces gays qui singent les hétéros, ces gâteaux d'anniversaire

« Je déteste les types
qui parlent
de leur "mari". »

JOHN RECHY

de mariage avec deux petits bonshommes en sucre. Nous sommes différents et c'est pour cela que j'ai toujours aimé les drag-queens comme miss Destiny, héroïne de *Cité de la nuit*. » Je demande à Rechy s'il est guéri de ses angoisses de jeunesse : « Oui, répond-il. Enfin... il m'arrive encore de rêver de la rue. J'arpente le trottoir, je suis jeune, désirable. Mais à un moment, je redeviens vieux et c'est affreux. »

Une heure plus tard, alors que je traverse Hollywood illuminé en direction de Beverly Hills, je repense à la double vie de John Rechy qui ferait, à coup sûr, un sacré bon film. À la fin, telle une épitaphe, il y aurait cette citation de *Numbers* :

« Maintenant Johnny a le Miroir pour lui tout seul... »

— Ouah, j'ai l'air d'enfer !

Mû par une impulsion soudaine, il embrasse son propre reflet. » □